

# LES HIÉROGLYPHES ÉGYPTIENS APRÈS KIRCHER

La naissance de la philologie orientale au  
XVIII<sup>e</sup> siècle

Jean WINAND  
*Université de Liège*

*Chacune de leurs faces (i.e. les obélisques) est ordinairement ornée de figures Hiéroglyphiques, que l'on contemple avec admiration, pour leur beauté; mais en même temps avec regret, parce qu'on se trouve privé de leur explication, sans espérance de pouvoir jamais parvenir à les entendre (Norden 1755, I, 102).*

## 1. ATHANASE KIRCHER ET LE THÉÂTRE HIÉROGLYPHIQUE

Dans la longue marche qui mène au déchiffrement des hiéroglyphes par Jean-François Champollion en 1822<sup>1</sup>, depuis que le fil de la tradition s'est interrompu au tournant du III<sup>e</sup> et du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, la figure du Père Athanase Kircher (1602-1680) se dresse, imposante, à mi-chemin entre la Renaissance et le siècle des Lumières. Imposante assurément, ne serait-ce que par la quantité et la diversité de l'œuvre qu'il laisse en héritage à la postérité. Né non loin de Fulda, il est en poste à Würzburg, quand il en est chassé par l'avance des armées suédoises de Gustave Adolphe dans ces temps troublés de la Guerre de Trente ans. Il passe alors quelques années

<sup>1</sup> Bonne présentation d'ensemble de la période qui va de la Renaissance au déchiffrement de Champollion dans Farout 2016.

en Provence, où il se lie avec Nicolas-Claude Fabri de Peiresc, prince de la République des Lettres, qui usera de son influence dans les milieux romains pour le faire nommer professeur dans la Ville éternelle, où il enseignera la théologie, les mathématiques et les langues orientales<sup>2</sup>. Déchargé de ses enseignements dès 1645, il se consacre exclusivement à ses recherches, qui se déploient selon deux axes principaux : des travaux portant sur les sciences naturelles (notamment l'optique et la physique, mais aussi la géologie), et des études sur l'Égypte ancienne, avec une attention toute particulière pour l'écriture hiéroglyphique. De toute sa production scientifique, nous retiendrons plus spécialement ici ce qui concerne la langue et les écritures de la vallée du Nil.

Kircher se signale à l'attention du monde savant par la publication en 1636 du *Prodromus Coptus sive Aegyptiacus*, suivi en 1643 de la *Lingua aegyptiaca restituta*. Ces deux ouvrages sont considérés encore aujourd'hui – à juste titre – comme les éléments fondateurs des études coptes en Europe, et par là, comme une étape décisive dans la voie du déchiffrement dès lors que le lien entre le copte et la langue des pharaons put être posé et retenu comme une hypothèse de travail sérieuse<sup>3</sup>. Délaissant le domaine copte, contre l'avis de Peiresc qui estimait que toute autre recherche était prématurée, il se lance dans l'étude du système hiéroglyphique, dont les monuments romains, au premier plan desquels figuraient les célèbres obélisques, lui offraient de multiples témoignages. Il publie ainsi dans la foulée ses deux traités les plus marquants, qu'on peut considérer comme étant le produit d'un seul projet scientifique : l'*Obeliscus Pamphilius* (1650) et l'*Oedipus Aegyptiacus* (3 tomes, 1652-1655). Viendront ensuite l'*Obelisci Aegyptiaci (...) interpretatio hieroglyphica* (1666) et la *Sphinx mystagoga* (1676) avant la parution du dernier traité, plus général et assez court, la *Turris Babel* (1679).

Que peut-on retenir de cette impressionnante production en latin, richement illustrée, faisant appel à une érudition de caractère encyclopédique où se mêlent les témoignages des auteurs anciens, les écrits hermétiques et les traités des cabales juive, arabe et chrétienne ? Tout d'abord, Kircher rompt définitivement avec la tradition des néo-hiéroglyphes, qui a fleuri au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>, en se

<sup>2</sup> Sur la protection que Peiresc accorda à Kircher, cf. Aufrère 1990.

<sup>3</sup> Sur les *scalae* coptes, cf. Aufrère 1999, Sidarus 1999.

<sup>4</sup> Cf. Winand 2018, Laboury 2006.

focalisant sur les monuments égyptiens, dont il cherche par tous les moyens à se procurer des copies. Bien sûr, il lui manque du discernement pour faire le tri entre les monuments authentiquement égyptiens et les objets réalisés dans le goût égyptisant<sup>5</sup>, de la sensibilité – mais comment aurait-il pu faire autrement ? – pour replacer ces témoins dans une perspective historique, ce qui lui fait considérer comme un tout homogène le texte d'un obélisque de Thoutmosis III (XV<sup>e</sup> s. av. n.è.) et un autre datant de l'époque de Domitien (I<sup>er</sup> s. de n.è.). Ensuite, après quelques hésitations, il soupçonne la parenté du copte avec la langue pharaonique, ce qui va se révéler une idée particulièrement féconde. Il abandonne ainsi l'hypothèse que le copte est un sous-produit du grec, dénonçant au passage la théorie qui fait du copte une langue sémitique<sup>6</sup>. Enfin, on peut encore mettre à son actif son approche encyclopédique de la culture et de la civilisation pharaoniques, même si l'on relève encore bien des maladroites.

Cela posé, la méthode de Kircher a conduit le déchiffrement de l'écriture hiéroglyphique dans une impasse. Trois éléments doivent être ici rappelés pour expliquer cet échec. Tout d'abord – et c'est peut-être l'élément le plus important –, Kircher conserva toujours la *prisca theologia* comme fil rouge de ses interprétations. Selon ce principe, des bribes de la révélation adamique originale auraient été conservées à des degrés divers dans toutes les civilisations, même païennes. Kircher savait ainsi à l'avance, en quelque sorte, ce qu'il devait chercher – et retrouver – dans les textes de l'Égypte antique<sup>7</sup>. Pour l'aider dans sa quête, il mobilisa les écrits des auteurs classiques, principalement grecs, qui avaient développé une conception essentiellement symbolique du fonctionnement de l'écriture hiéroglyphique. Parmi les auteurs les plus influents dans ce domaine figurent des penseurs des écoles platonicienne et néo-platonicienne. Cette voie interprétative fut renforcée par l'édition,

<sup>5</sup> L'importance considérable qu'il accorda à la *Mensa Isiaca* dans ses spéculations sur le déchiffrement (*OA*, III) est révélatrice à cet égard.

<sup>6</sup> En réalité, certains prédécesseurs de Kircher avaient une conception plus claire et plus correcte des relations entre le copte, le grec et les langues sémitiques (*cf.* Emmel 2004).

<sup>7</sup> Ce qui l'amène parfois à corriger des passages de ses inscriptions (*cf.* Winand 2018, p. 232-233).

à la fin du xv<sup>e</sup> s., des *Hieroglyphica* d'Horapollon<sup>8</sup>, dépôt d'une tradition tardive, qui associait les hiéroglyphes à un sens dont la justification était de nature symbolique. Ce parti pris méthodologique conduisit Kircher à accueillir, sans grand discernement, les traités hermétiques, auxquels il prêtait, à tort<sup>9</sup>, une haute antiquité, et à reconnaître une autorité aux écrits de grands cabalistes juifs et arabes, mais aussi chrétiens, comme Pic de la Mirandole.

Une des conséquences les plus néfastes de la méthode symbolique fut très certainement la rupture entre écriture et langue<sup>10</sup>. En effet, l'interprétation symbolique permettait à chacun de « lire » les textes dans sa propre langue<sup>11</sup>, comme si les signes hiéroglyphiques étaient des pictogrammes; elle autorisait aussi une syntaxe très libre dans la manière de combiner les signes pour établir le sens.

## 2. LA RÉCEPTION DE L'ŒUVRE DE KIRCHER

Le savant Père a incontestablement joui d'une renommée considérable dans toute l'Europe de son vivant (Marrone 2002, p. 15-20). Par sa méthode scientifique et ses présupposés méthodologiques, Kircher se retrouva pourtant rapidement en total porte-à-faux avec le raisonnement scientifique positif qui se développait de manière forte tout au long du xvii<sup>e</sup> siècle. À l'époque de la publication de *Oedipus* (1652-1655), Descartes était décédé depuis cinq ans, Leibnitz (1646-1716) s'apprêtait à poser les bases du calcul différentiel, et Newton (1642-1727) devait publier quelques années après la mort de Kircher les *Principia mathematica* (1687). Aussi les scientifiques engagés dans l'étude des phénomènes naturels eurent-ils rapidement une opinion défavorable sur les travaux de Kircher. Dès 1643, Descartes écrivit à Huyghens que le bonhomme était

<sup>8</sup> Sur ce texte majeur, qui influença profondément la recherche à la Renaissance et aux Temps modernes, voir [les actes du colloque organisé au Collège de France par Jean-Luc Fournet en juin 2018](#).

<sup>9</sup> Contre l'avis de Casaubon, qui en avait pourtant montré le caractère récent (Winand 2018, p. 216).

<sup>10</sup> On notera par ailleurs l'intérêt de Kircher pour les questions touchant aux origines de l'alphabet (Winand 2018, p. 241-245).

<sup>11</sup> Une idée déjà affirmée par certains auteurs classiques (Winand 2014; Winand [sous presse](#)).

plus un charlatan qu'un scientifique et interdit qu'on lui envoyât encore des volumes de Kircher. Leibnitz déclara assez sommairement, à propos des traductions des obélisques romains, que Kircher n'y comprenait rien. Même Nicolas Fabri de Peiresc émit assez rapidement des doutes sur la méthode choisie par son protégé. De son côté, les notes de la censure jésuite, préalable à toute publication, révèlent que certains passages soulevaient chez les recenseurs bien des interrogations et des réticences (Siebert 2004).

Les érudits du XVIII<sup>e</sup> siècle qui s'intéressèrent au fonctionnement de l'écriture hiéroglyphique croisaient forcément les écrits du Père Kircher. En général, les traductions du Jésuite n'emportent plus l'adhésion, suscitant à tout le moins un certain scepticisme. En dehors de Beneton de Peyrins, qui l'utilise quelquefois, la réception de ses écrits est limitée à ceux qui persévèrent dans la voie de l'interprétation symbolique, comme Court de Gébelin et, plus tard, Duteil (*cf. infra*, § 3). D'autres ont une position plus nuancée comme Montfaucon, qui crédite Kircher de ses études sur le copte<sup>12</sup>, mais qui émet de sérieuses réserves sur le reste de son œuvre. Par exemple, à propos de l'interprétation de la *Mensa Isiaca* par Kircher, il écrit<sup>13</sup>:

Il (scil. Kircher) a fait un commentaire (sur la Mensa isiaca) d'une grande longueur, d'un détail prodigieux, et d'une obscurité qui ne cède guère à celle de la table même. Ceux qui voudront se donner la peine de le lire, le trouveront peut-être tout-à-fait original, et douteront infailliblement que jamais Égyptien ait pensé comme lui.

De même, dans l'article *Hiéroglyphe* de l'*Encyclopédie* de Diderot (1765), de Jaucourt écrit à propos de la culture du secret qui entourerait les hiéroglyphes :

Plusieurs anciens et presque tous les modernes ont cru que les prêtres d'Égypte inventèrent les hiéroglyphes, afin de cacher au peuple les profonds secrets de leur science. Le P. Kircher en particulier a fait de cette erreur le fondement de son grand théâtre hiéroglyphique, ouvrage dans lequel il n'a cessé de courir après l'ombre d'un songe.

<sup>12</sup> Montfaucon 1719-1724, *Suppl.* II, p. 197.

<sup>13</sup> Montfaucon 1719-1724, II, p. 341.

Nul toutefois ne contribua sans doute plus à la déconstruction du modèle kirchérien que l'évêque de Gloucester, William Warburt(h)on (1698-1779), qui s'intéressait à la naissance, à la progression et à la diffusion des écritures. Son ouvrage majeur, *The Divine Legation of Moses* (1737), traduit en partie en français (1744) par Léonard de Malpeines sous le titre *Essai sur les Hiéroglyphes des Égyptiens* exerça une influence profonde en France. L'auteur s'y livre à une analyse des auteurs classiques, et soumet ses devanciers, au premier rang desquels figure Kircher, à une critique serrée. Il est particulièrement sévère avec ce dernier, auquel il reproche d'avoir répandu l'idée que les Égyptiens avaient utilisé l'écriture hiéroglyphique pour garder leurs idées secrètes (voir *infra*).

Warburton désapprouvait aussi les spéculations ésotériques de Kircher sur l'alphabet copte. Selon lui, les hiéroglyphes avaient également servi à conscrire des choses profanes, mettant en avant pour la première fois l'interprétation de l'obélisque du Latran faite par Hermapion et livrée par Ammien Marcellin. Mais c'est surtout sur l'interprétation symbolique des hiéroglyphes qu'il se montre le plus critique, reprochant à Kircher d'utiliser des sources très tardives, comme les néo-platoniciens, ou trafiquées, comme le *Corpus hermétique*. Les deux extraits suivants (p. 126 et 128 de l'édition française) ne laissent aucun doute sur l'estime dans laquelle il tenait les travaux du père jésuite :

Néanmoins, animé par la gloire qui lui reviendrait de la découverte, ce qu'il ne pouvoit *trouver*, il voulut *l'inventer*. Quelques ouvrages des derniers Grecs, comparés avec les plus anciens Hiéroglyphes des Égyptiens, servent de fondement à son système.

Aussi est-il plaisant de le voir, avec les ouvrages des derniers Grecs Platoniciens, et les livres forgés d'Hermès, qui contiennent une philosophie qui n'est point Égyptienne, travailler dans le cours d'une demi-douzaine d'in-folio à expliquer, et à éclaircir des monumens qui ne sont point philosophiques. Nous le laisserons donc courir après l'ombre d'un songe, dans tous les espaces imaginaires du Platonisme Pythagorique, et nous reprendrons la suite de notre discours.

L'opinion portée par le XVIII<sup>e</sup> siècle sur Kircher doit cependant toujours être abordée de manière nuancée. C'est ainsi que Zoëga rend hommage et reconnaît sa dette au père jésuite pour ce qui est de la publication des obélisques romains (Zoëga 1797, p. 423).

## 3. LES ÉPIGONES DE KIRCHER

La voie suivie par Kircher devait s'éteindre d'elle-même. De manière peut-être significative, le nom de Kircher ne semble pas apparaître sous la plume du Père Claude Sicard (1677-1726)<sup>14</sup>, un jésuite qui passa de nombreuses années en Égypte et qui fit part de ses impressions sur le pays, et parfois aussi, bien que très furtivement, sur l'écriture hiéroglyphique<sup>15</sup>. En dehors de la consultation des planches reproduisant des monuments et objets égyptiens, les travaux de Kircher ne sont plus utilisés que par quelques rares érudits qui s'engagèrent à leur tour dans le chemin de l'interprétation symbolique.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, il faut citer Antoine Court de Gébelin (1719/25-1784), qui, sans le nommer expressément<sup>16</sup>, travailla dans le même esprit que Kircher sur les principes régissant le fonctionnement de l'écriture hiéroglyphique et sur les origines de l'alphabet<sup>17</sup>. Ainsi, sur le premier point, il ne retient que l'interprétation symbolique, soulignant la facilité qu'il y avait, selon lui, à interpréter un texte rédigé de cette manière, même si certains signes étaient polysémiques<sup>18</sup>. Sur l'histoire de l'écriture, Court de Gébelin estimait

<sup>14</sup> Par exemple, dans une lettre au comte de Toulouse (reprise dans l'édition des *Lettres édifiantes*, t. III, p. 188), le P. Sicard écrit que « la langue copte est originaire de la grecque, dont elle a retenu une infinité de mots », ignorant ainsi le raisonnement qui avait finalement amené Kircher à dissocier les deux langues.

<sup>15</sup> Voir la description, assez sommaire, pour ne pas dire simpliste, d'une frise d'Ashmounein contenant une inscription hiéroglyphique (*Lettres édifiantes*, t. III, p. 248-249). Voir encore, dans le même recueil, la description rapide de certaines tombes thébaines avec quelques considérations sur l'iconographie et l'écriture (p. 410 et 463).

<sup>16</sup> Il devait certainement connaître les écrits de Kircher, comme le montre, par exemple, l'explication allégorique de la triade Osiris – Isis – Horus (1776, p. 122). Dans son traité sur les écritures, on relève de nombreux emprunts à Horapollon sans que celui-ci ne soit jamais crédité.

<sup>17</sup> On peut encore relever dans les explications de James Bruce (*cf. infra*, n. 53) des formes de pensée qui rappellent les démonstrations de Kircher, notamment sur l'expression hiéroglyphique de certaines entités divines. Voir encore Bruce 1790, I, p. 419, où les écrits hermétiques sont convoqués pour expliquer le sens des textes hiéroglyphiques.

<sup>18</sup> « Ces divers sens d'une même figure se comprenoient par l'ensemble, aussi parfaitement que nous comprenons par cet ensemble le sens que nous devons assigner aux mots qui composent une phrase; et que nous ne nous y

que les signes hiéroglyphiques avaient été réduits à quelques traits géométriques au bout d'un processus de simplifications successives. Il établit à cet égard un rapport entre les écritures égyptienne et chinoise (1776, p. 112). Il va toujours de soi, selon lui, que l'origine de l'alphabet ne peut être qu'hiéroglyphique. Il y aurait aussi une correspondance entre le nom des lettres, ce qu'elles représentent et leur forme figurée. C'est que les hiéroglyphes ont une valeur nécessaire, qui ne dépendit jamais du hasard ou du caprice (1776, p. 115). À titre d'exemple, je reproduis ici la manière dont A. Court de Gébelin (1776, p. 121) explique l'origine du caractère M (voir *infra*, fig. 1) :

On a donc représenté M en caractère hiéroglyphique sous la figure d'un arbre, d'une plante, d'une personne qui élève les bras pour porter son nourrisson, ou pour cueillir du fruit : et par le même motif, on a représenté N sous la figure d'un fruit encore attaché à l'Être auquel il doit la naissance.

Le tableau reproduit à la page suivante (fig. 1) illustre le système imaginé par Court de Gébelin ; on notera la parenté supposée entre l'écriture chinoise et l'écriture égyptienne, une question qui préoccupa de manière vive le XVIII<sup>e</sup> siècle (voir *infra*, § 4.6.2)<sup>19</sup>.

Comme il le note (1776, p. 128-129) :

L'Écriture hiéroglyphique étoit en usage dans l'Orient, à la Chine et en Égypte, lorsque les Chaldéens, associant la parole à l'Écriture, eurent un Alphabet qu'on pouvoit prononcer : telle fut l'origine de l'Écriture Alphabétique, née de l'hiéroglyphique, dès qu'on voulut prononcer celle-ci.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, près de vingt ans après le déchiffrement des hiéroglyphes, en 1841, un certain Camille Duteil (1808-1861) fit paraître la première et unique partie d'un *Dictionnaire des hiéroglyphes*. Dans son introduction, il se montre résolument opposé au système décrit par Champollion, qu'il accuse de fourberie et de malhonnêteté scientifique (p. vi et xxxix) :

méprenons jamais, quelque nombreux que soient les sens de chacun de ces mots. » (Court de Gébelin 1776, p. 110-111).

<sup>19</sup> Il faut rapprocher ici les tableaux où Kircher recherche l'origine des lettres de l'alphabet dans des postures – parfois acrobatiques – de l'ibis (*cf.* Winand 2018, p. 241-245).



**ALPHABET PRIMITIF.**  
Fig. 1.

*Les mêmes Caractères  
CHINOIS  
au  
dessein qu'ils peuvent simple trait Correspondre*








Letres	Sens qu'il- Objets les dessein qu'ils peuvent simple trait Correspondre	Objets	Caractères	Caractères	CHINOIS
A 1. <sup>e</sup>	MAITRE Cela qui a				Lui Homme
2. <sup>e</sup>	BOEUF				Boeuf
H	CHAMP à Source de la Vie				Champ
E	EXISTENCE VIE				Etre Vie
I	MAIN en Orient d' d'où AIDE				Main
O	OEIL				oeil
OU	OUÏE Oreille				Oreille en l'oeil
P	LE PALAIS				Bouche
B	BOÛTE Maison				Boute- tout ce qui contient
M	ARBRE Etre productif				Plante Mentagne

Fig. 1. L'alphabet primitif selon A. Court de Gébelin (1776, ad p. 124)

Un auteur que j'ai accusé déjà de n'avoir rien compris aux hiéroglyphes et de ne pas même avoir eu la connaissance exacte et complète d'un symbole, M. Champollion le jeune, passe généralement dans l'esprit des érudits pour avoir trouvé la clef du trésor hiéroglyphique. Si l'on doit juger de l'homme par ses écrits, personne plus que M. Champollion n'a eu foi dans son système; pour moi qui ai médité cet auteur, j'ai acquis la triste conviction que non-seulement il n'entendait rien aux hiéroglyphes, mais encore que cet archéologue dogmatique savait fort bien qu'il ne les comprenait pas, et que par conséquent son dernier ouvrage, sa Grammaire égyptienne, sa Carte à la postérité, n'est qu'une mystification jetée au monde savant. (...)

J'ai dit et je crois avoir prouvé que M. Champollion n'entendait rien aux hiéroglyphes. Je prouverai aussi jusqu'à l'évidence, dans le corps de cet ouvrage, que l'auteur de la Grammaire égyptienne ne se faisait point scrupule d'altérer les formes de certains caractères sacrés pour donner une apparence de vérité à ses traductions prétendues: et d'ailleurs ces mêmes







traductions ne démontrent-elles pas que leur créateur laissait vagabonder son imagination pour trouver des phrases originales qui, la plupart, n'ont pas le sens commun ?

Rendant hommage au Père Kircher<sup>20</sup>, il reprend la voie symbolique, en y ajoutant une touche syntagmatique. Un exemple suffira à montrer en quoi consistait le système. En partant du signe , qu'il interprète comme un vase destiné à recevoir l'eau sacrée du Nil, il en vient à imaginer que le signe, étant toujours censé être rempli d'eau, exprime tropiquement l'idée d'eau, par métonymie (p. xx). Le signe  est quant à lui la représentation de l'eau et rend iconographiquement l'idée d'eau. Si l'on place les deux signes de la manière suivante, , on obtient l'idée d'absence d'eau, car, selon Duteil, en plaçant l'eau sous le bénitier (*sic*) on montre qu'elle s'en est écoulée et que le vase est par conséquent à sec. En revanche, l'arrangement inverse, , servira à noter le débordement. Si l'on place les signes l'un à la suite de l'autre, on aura dans le premier cas, , la signification « eau du Nil », et dans le second, , « Nil de l'eau », ce qui ne présente pas de sens, et ne peut donc se rencontrer. Enfin, trois fois le signe de la corbeille () signifiait « eau triple », c'est-à-dire débordement (p. xx-xxii) !

On passera ici sur les nombreuses réfutations de Duteil portant sur différents points du système de Champollion, comme le rejet de la catégorie des déterminatifs sémantiques<sup>21</sup>, pour aborder briè-

<sup>20</sup> « Je ne veux point passer en revue tous mes prédécesseurs dans la carrière ténébreuse des hiéroglyphes : paix à Kircher, paix aux hommes de bonne foi ! » (p. vi). Un peu plus loin (p. xxxix, n. 1), il défend Kircher contre les attaques, à ses yeux injustifiées, de Champollion.

<sup>21</sup> Duteil les jugeait inutiles, se demandant pourquoi les Égyptiens, qui ne notaient déjà pas les voyelles, auraient passé leur temps à noter des signes dénués de toute prononciation (p. xxx). Un léger détour par le système d'écriture chinoise, très en vogue au siècle précédent, aurait peut-être suffi à le persuader du contraire. Le passage suivant éclaire l'appréciation générale de Duteil sur Champollion : « Quand on part d'un principe faux, on arrive à des conséquences absurdes. M. Champollion, se voyant arrêté dès les premiers pas lorsqu'il voulut appliquer son système à la lecture des hiéroglyphes, fut obligé d'abord de lui donner de l'extension pour y faire entrer les premières difficultés ; puis de nouvelles difficultés se présentant en foule, il se vit nécessairement forcé, pour ne pas reculer, de lui donner une élasticité telle qu'on peut avec ce système faire dire aux hiéroglyphes, à peu près comme au son des cloches, tout ce qui vient dans l'imagination. M. Champollion a fait comme Ptolémée : cet astronome ne pouvant avec son système se rendre

vement la manière dont il imaginait la naissance de l'alphabet. L'étymographie de la lettre B servira ici d'illustration. Pour une raison non explicitée, Duteil pose que le caractère hiéroglyphique  correspond à notre lettre B (p. xlv). Il rapproche ensuite ce signe de l'hiératique , qui est en réalité la forme cursive du signe de la corbeille () dont il avait traité plus haut. Selon Duteil, les deux premiers caractères dérivent de , c'est-à-dire du signe du phallus. Le passage de ce signe à notre caractère B se serait alors opéré de la manière suivante. Tout d'abord, pour une raison inconnue, le signe aurait subi une rotation de 90 degrés :  ; ensuite, par un processus de réduction et de simplification, on en serait arrivé à la figure , qui n'est autre que le bêta du grec<sup>22</sup>. Duteil ajoute enfin, avec un humour tout involontaire, que les Égyptiens appelaient cette lettre בײַט (BYT). Comme annoncé, Duteil fournit ensuite une explication symbolique de la lettre : étant donné qu'elle dérive du phallus, elle exprime l'idée de la génération, et par extension d'existence. C'est ainsi qu'on trouve cette lettre pour exprimer l'idée du verbe « être » dans l'écriture hiératique.

Nous laisserons ici l'infortuné Duteil, qui ne parvint à faire paraître qu'un seul volume de son dictionnaire<sup>23</sup>. Héritier d'une tradition qui remonte à Kircher, qu'il utilise abondamment, en passant par Court de Gébelin, qu'il cite quelquefois (p. xlvi, n. 1), Duteil ferme une très longue parenthèse dans l'histoire de l'égyptologie<sup>24</sup>.

---

compte du mouvement scandaleux des planètes, au lieu de l'abandonner, il lui adjoignit les épicycles qu'il combina, entassa, multiplia, entrecroisa, pour expliquer les différentes marches des astres retardataires » (p. XXXIII).

<sup>22</sup> Le fait que le rapprochement soit effectué avec la minuscule, dont le tracé originel était tout différent de celui qui est reproduit dans le *Dictionnaire*, ne semble guère avoir perturbé Duteil.

<sup>23</sup> Dans une lettre datée du 5 avril 1843, il mettait ses déboires sur le compte de la haine des « néo-chrétiens », qui lui auraient reproché d'avoir levé un coin du voile d'Isis ! (cf. Winand 2014, p. 98-103).

<sup>24</sup> Duteil n'acceptait pas davantage l'idée qui faisait du copte le dernier état de la langue des Pharaons. Il qualifie le copte de baragouin et ajoute pour étayer son propos une note où perce beaucoup de mépris pour l'esprit de son temps : « Cette manie de donner une haute importance aux langues bâtardes vient du progrès de l'instruction publique. Autrefois on était instruit lorsqu'on savait lire et écrire, compter et chiffrer ; on était savant lorsqu'on connaissait le latin, et lorsqu'on savait le grec on pouvait se déclarer un *nec plus ultra* littéraire (...). Aujourd'hui que malheureusement tout le monde a la prétention de

#### 4. LA DÉCONSTRUCTION DU MODÈLE KIRCHÉRIEN ET LA FORMULATION DE NOUVELLES HYPOTHÈSES

L'espace manque pour aller dans le détail des changements, petits ou grands, qui marquèrent le cheminement des érudits sur la voie du déchiffrement des hiéroglyphes. Aussi me limiterai-je ici à énumérer, en les commentant de manière concise, quelques points qui me paraissent significatifs des préoccupations de cette période fertile et contrastée. Afin de faire saisir la spécificité du XVIII<sup>e</sup> siècle par rapport aux époques qui l'ont précédé, je procéderai de manière contrastive, en prenant généralement appui sur la doxa kirchérienne qui servit très souvent de point de départ à ceux qui s'intéressèrent aux écritures et aux langues de l'Égypte ancienne, que ce soit pour faire évoluer le modèle kirchérien, s'y opposer ou tenter une autre voie.

J'envisagerai successivement les points suivants : qui s'intéresse aux hiéroglyphes ? (1) ; la collecte, l'identification et la datation des sources (2) ; la finalité des textes hiéroglyphiques (3) ; la définition d'un hiéroglyphe, le cadre théorique général des écritures et la question de l'alphabet (4) ; la méthodologie du déchiffrement (5) ; les rapports de l'Égypte avec les autres cultures : la place du copte, les relations entre l'Égypte et les langues sémitiques, et la question chinoise (6).

##### 4.1. Qui s'intéresse aux hiéroglyphes ?

À l'époque de Kircher, ceux qui prennent un intérêt à l'écriture de l'Égypte ancienne sont des antiquaires, des intellectuels, comme Peiresc, des théologiens aussi. En revanche, ceux qui se sont engagés sur la voie de la science positive, comme Descartes, Leibnitz ou Newton, n'ont que faire de ce type de spéculations.

L'intérêt pour l'Égypte ancienne ne s'est pas démenti tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les publications traitant de manière principale ou accessoire de la langue et des écritures se multiplient. On peut

---

savoir le latin et le grec, on ne peut pas décemment se poser comme érudit à moins qu'on ne sache le copte ou l'hébreu, le sanscrit ou le chinois ; mais comme le copte serait bientôt tombé en discrédit, puisqu'on ne retrouve cette langue que dans des traductions d'ouvrages religieux dont nous possédons les originaux, on s'avisa, pour relever son importance, d'en faire la langue des Pharaons. » (p. VII, n. 3).

repérer plusieurs catégories d'intervenants. Dans une première classe, on peut mettre ce que j'appellerai des hommes de terrain, missionnaires ou voyageurs tels le P. Claude Sicard (1677-1726), le P. Dominique Parennin (1665-1741), le P. Guillaume Bonjour (1670-1714), le P. Pierre Martial Cibot (1727-1780), James Bruce (1730-1794), Carsten Niebuhr (1733-1814) ou Richard Pococke (1704-1765), qui, par leurs rapports ou par les objets rapportés, contribuèrent à alimenter la réflexion<sup>25</sup>. Ensuite, on trouve des collectionneurs qui eurent à cœur de publier dans des catalogues raisonnés les objets qui passaient entre leurs mains. Le prototype de cette catégorie reste le comte Anne Claude de Caylus (1692-1765)<sup>26</sup>, auquel il faut associer dom Bernard de Montfaucon (1655-1741), qui eut une activité très semblable quand bien même il se limitait à collectionner des dessins, des gravures et des *fac simile* d'objets qu'il repérait dans les cabinets et collections publiques ou privés<sup>27</sup>. Une troisième catégorie, récente dans l'organisation de la science, est constituée par ce qu'on appellerait aujourd'hui des philologues et des orientalistes, c'est-à-dire des scientifiques dont l'occupation principale – professionnelle dans certains cas – était précisément de s'adonner à cet objet d'étude. On peut citer ici l'abbé Jean-Jacques Barthélemy (1716-1795), en sa qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Joseph de Guignes (1721-1800), professeur au Collège de France, Michel-Ange-André Le Roux Deshauterayes (1724-1795), professeur d'arabe au Collège royal, ou encore Jörgen Zoëga (1755-1809), chargé de mission du roi de Danemark, puis du pape<sup>28</sup>.

Il faut ensuite faire une place aux philosophes. Cette catégorie comprend des intellectuels qui ont cherché à intégrer dans leurs réflexions sur des thèmes particuliers le cas de l'Égypte ancienne. Voltaire (1694-1778), par exemple, que l'Égypte des pharaons laissait fort indifférent, fut amené à prendre position dans la controverse qui opposait les tenants et opposants à une antique relation entre l'Égypte et la Chine (*cf. infra*, 4.6.2.). De son côté,

<sup>25</sup> On consultera ici avec intérêt Lamy et Bruwier 2005.

<sup>26</sup> On consultera la base de données en ligne consacrée à l'œuvre de Caylus (<http://caylus-recueil.huma-num.fr>), qui contient une description détaillée des objets traités par Caylus.

<sup>27</sup> Sur l'œuvre de Montfaucon, *cf.* Poulouin 1995.

<sup>28</sup> Sur Zoëga, *cf.* Ascani, Buzi et Picchi 2015.

Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) essaya de trouver une place à l'Égypte ancienne dans une étude générale portant sur l'histoire de l'écriture<sup>29</sup>.

Une cinquième catégorie comprend les théologiens. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on y trouve essentiellement des théologiens protestants ou anglicans. Les noms de William Warburt(h)on (1698-1779), Cornelius De Pauw (1739-1799) et Thomas Christian Tychsen (1758-1834) sont les plus connus. L'histoire de l'Égypte, de sa langue et de ses écritures, est alors quelquefois mobilisée pour soutenir des controverses qui n'ont pas toujours grand-chose à voir avec la science.

Enfin, la dernière catégorie comprend les amateurs éclairés, comme Charles de Brosses (1709-1777), des autodidactes comme Antoine Court de Gébelin (1719/25-1784), Pierre Adam d'Origny (1697-1774), Beneton de Peyrins (16??-1754)<sup>30</sup> ou encore des scientifiques ayant un tout autre objet d'étude, qui se sont incidemment intéressés à l'Égypte ancienne, comme le biologiste John Turberville Needham (1713-1781).

#### 4.2. La collecte, l'identification et la datation des sources

La collecte des sources était déjà une préoccupation de Kircher. En dehors des monuments romains dont il pouvait avoir une expérience directe, Kircher était à l'affût de tout document nouveau. Ceux-ci lui parvenaient notamment par l'entremise d'un réseau très dense de correspondants répartis dans tout le monde connu, de la Chine au Mexique en passant par les pays du Maghreb et du Proche-Orient. Les missionnaires jésuites jouèrent à cet égard un rôle considérable, comme en témoigne l'abondante correspondance qui était régulièrement échangée (Stolzenberg 2013, p. 106-108).

<sup>29</sup> Rousseau 1781. Le sujet avait déjà préoccupé Giambattista Vico (1668-1744).

<sup>30</sup> Pour reprendre une notice de la *Bibliothèque impériale* (1861): « Jamais nom ne fut plus estropié que celui de l'auteur. Tantôt on lit: Beneton de Perrin; tantôt Beneton de Peyrins; tantôt Beneton se trouve avec une ou deux *n*, et quelque fois accompagné de: de Morange avec ou sans prénoms. Il est rare, enfin, de trouver un opuscule de l'auteur avec ses noms et prénoms écrits correctement comme il suit: Claude-Etienne Beneton de Morange de Peyrins. ». Sur le personnage, les renseignements le plus complets figurent dans Claude Pierre Goujet, *Nouveau Supplément au grand dictionnaire historique, généalogique et géographique de Louis Moreri*, Paris, I, 1749, p. 22.

L'information se déversait quasi naturellement à Rome, où le Père Kircher la recevait. À cela, il faut ajouter les nombreuses visites personnelles dont il était gratifié. Le musée de curiosités qu'il avait constitué était un point d'attraction pour les érudits de passage dans la Ville éternelle (Daxelmüller 2002).

Par comparaison avec l'époque de Kircher, le XVIII<sup>e</sup> siècle se signale par l'apparition de collections de nature plus systématique. On remarque aussi l'apparition de catalogues explicatifs et d'études portant sur l'histoire ou l'art des peuples anciens fondées sur l'analyse des objets. Ces ouvrages sont illustrés de planches où la qualité et la fidélité dépassent de beaucoup ce qui se faisait au siècle précédent. Deux publications sont, de ce point de vue, tout à fait remarquables : la première est due au travail acharné de Dom Bernard de Montfaucon (1719-1724), la seconde au talent du comte de Caylus (1752-1767).

Les progrès réalisés au XVIII<sup>e</sup> siècle dans l'étude philologique permirent d'avancer dans la classification et l'identification des sources. On remarque en effet dans les écrits de Kircher un empilement gigantesque de documents, dont il faut bien constater que certains sont très peu égyptiens. Le classement des sources reste néanmoins encore un problème au XVIII<sup>e</sup> siècle, comme le montrent, par exemple, les polémiques sur l'inscription de la stèle de Carpentras, l'identification de l'écriture figurant sur un buste conservé à Turin ou sur un sceau cylindre<sup>31</sup>. La stèle de Carpentras (fig. 2), qui fut portée à la connaissance du monde savant en 1704, suscita une controverse sur la nature de l'inscription figurant dans la partie inférieure de la stèle<sup>32</sup>. Rigord, le premier, analysa l'écriture comme phénicienne, qu'il mettait dans sa reconstruction historique à l'origine de l'écriture égyptienne. S'appuyant sur la représentation indubitablement d'origine égyptienne, Montfaucon<sup>33</sup>, suivi par Caylus<sup>34</sup>, déclara l'écriture égyptienne, bien que non hiéroglyphique.

<sup>31</sup> Cf. Caylus 1752-1767, I, p. 54-55 et pl. XVIII.

<sup>32</sup> Sur les péripéties du déchiffrement, voir l'étude minutieuse d'Aufrère et Foissy Aufrère 1985, § 426a.

<sup>33</sup> Montfaucon 1719-1724, *Suppl.* II, p. 207-208.

<sup>34</sup> Cf. Aufrère et Foissy Aufrère 1985, § 426a.



אֲתֵלֶא אֲדִיגְרֵא אִי אֲחִיגְרֵא אֲגְרֵא אֲדִי אֲדִי אֲדִי  
 אֲדִי אֲדִי אֲדִי אֲדִי אֲדִי אֲדִי אֲדִי אֲדִי אֲדִי  
 אֲדִי אֲדִי אֲדִי אֲדִי אֲדִי אֲדִי אֲדִי אֲדִי אֲדִי  
 אֲדִי אֲדִי אֲדִי אֲדִי אֲדִי אֲדִי אֲדִי אֲדִי אֲדִי

Fig. 2. Stèle de Carpentras, vue générale et agrandissement d'après Aufrère et Foissy Aufrère 1985, fig. 102.

Il revint à l'abbé Barthélemy, en 1762, d'asseoir définitivement la nature de l'inscription comme phénicienne et d'en donner une première traduction<sup>35</sup>.

L'histoire du buste de Turin (fig. 3) commence avec une visite que fit en cette ville John Turberville Needham, qui remarqua la pièce figurant dans les collections du roi de Sardaigne. Intrigué, il en fit faire une copie qu'il soumit, de passage à Rome, à un spécialiste chinois pendant que lui-même se plongeait dans l'étude des hiéroglyphes qu'on pouvait rencontrer dans la Ville éternelle. Le résultat de cette recherche fut la publication d'un certificat, daté de 1762, émanant d'autorités intellectuelles faisant foi du

<sup>35</sup> Le mémoire de Barthélemy fut lu une première fois en 1762 et publié la même année dans la *Suite de la Clef ou Journal historique sur les matières du tems*, tome 92, Paris, 1762, p. 31-41. Voir encore Barthélemy 1768.



rapprochement opéré par Needham entre les hiéroglyphes égyptiens et les caractères chinois (voir *infra* et Cibot 1773, p. IV-IX).

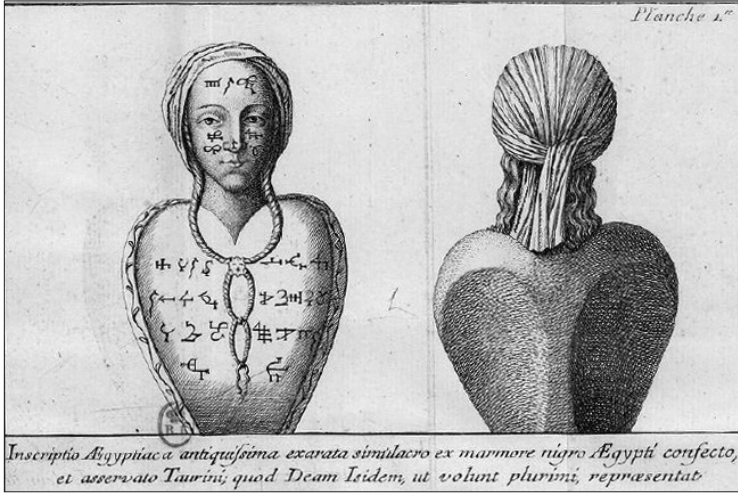


Fig. 3. Buste de Turin d'après Needham (1773)

De manière plus générale, le siècle de Kircher ne faisait pas trop de différence entre des monuments authentiquement égyptiens et des objets réalisés – le plus souvent en Italie – dans un goût égyptisant. La *Mensa Isiaca* (encore parfois appelée à cette époque *Tabula Bembina*) est sans doute l'exemple le plus célèbre de ce type de confusions (Winand 2018, p. 216).

La collecte des documents à l'époque de Kircher laissait encore passablement dans l'ombre les problèmes liés à leur datation. Comme il a été rappelé dans l'introduction, Kircher semble voir l'Égypte comme un corpus monolithique relativement figé. Tout en reconnaissant la longévité de cette civilisation, il n'en perçoit pas la dynamique historique; des obélisques de la XVIII<sup>e</sup> dynastie ou de l'époque romaine sont traités de la même manière, alors que les conventions graphiques et le niveau de la langue avaient évolué. Un problème similaire se pose pour la datation de sources secondaires dans l'entreprise du déchiffrement. Kircher avait ainsi tendance à attribuer une haute antiquité à des monuments ou des textes qui étaient en réalité fort tardifs. Kircher conférait ainsi à la *Mensa Isiaca* une antiquité vénérable. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Warburton data correctement la Table de l'époque romaine (Warburton 1744,

p. 21 et 35), une position qui fut dès lors largement suivie, même si certains érudits, comme Montfaucon, y voyaient toujours un document d'importance capitale, ~~quoique~~ rejetant totalement les explications données par Kircher (Montfaucon 1719-1724, p. 331-341). C'est aussi le cas des écrits hermétiques, auxquels Kircher reconnaissait une très grande ancienneté; de ce fait, il s'appuya très largement sur leur enseignement pour asseoir ses hypothèses sur la reconstruction de l'encyclopédie générale de la religion égyptienne, dont il se servit ensuite dans le déchiffrement des hiéroglyphes. Kircher négligea ainsi l'analyse de Casaubon, qui avait montré que les écrits hermétiques étaient une composition de l'antiquité tardive (Winand 2018, n. 10).

### 4.3. La finalité des textes hiéroglyphiques

Héritier d'une tradition bien enracinée à la Renaissance, Kircher estimait que l'écriture hiéroglyphique avait été utilisée par les prêtres pour consigner les secrets les plus importants de la religion et de la royauté. Inaccessible au profane, cette écriture volontairement énigmatique ne pouvait dès lors que reposer sur un système de symboles dont les prêtres étaient les dépositaires. Kircher ne faisait qu'endosser une théorie très largement diffusée par les auteurs classiques, et approfondie par les philosophes de l'école platonicienne.

Cette perception du fonctionnement et de la finalité des textes hiéroglyphiques fut très nettement infléchie au XVIII<sup>e</sup> siècle. La culture du secret, perçue comme centrale, fut remise en cause par Warburton, de Brosses et d'Origny, qui, tout en reconnaissant que les textes hiéroglyphiques pouvaient renvoyer à la religion, n'en faisaient pas la finalité exclusive<sup>36</sup>. L'examen des écrits dans leur contexte amenait aussi des hypothèses nouvelles, même si celles-ci n'étaient pas toujours fondées. Ainsi Montfaucon interpréta-t-il à tort un texte funéraire comme un calendrier (*cf. infra*, 4.5.3).

<sup>36</sup> Warburton concède tout au plus que si volonté de secret il y eut, ce fut à une époque relativement tardive dans l'histoire de l'Égypte. Selon lui, si l'écriture hiéroglyphique reste en usage après l'apparition de l'alphabet, notamment dans les textes scientifiques, c'est en raison du prestige dont elle jouissait. Warburton tire alors une analogie de la situation chinoise. Voir encore l'article *Hiéroglyphe* de l'*Encyclopédie* de Diderot 1765, p. 205, qui endosse l'analyse de Warburton.

Caylus, de son côté, constatait que les hiéroglyphes servaient à donner aux textes une parure impénétrable, ce qui est exact, mais il n'y liait pas forcément une volonté de secret<sup>37</sup>. Bruce, quant à lui, était convaincu que les hiéroglyphes avaient été conçus en relation avec l'astronomie et que les textes pouvaient être comparés à des éphémérides<sup>38</sup>.

Beneton de Peyrins, enfin, reconnaissait trois usages principaux à l'écriture égyptienne : une finalité sacrée, qui était plutôt du domaine de l'écriture hiéroglyphique, une finalité mécanique (à comprendre profane) et des marques d'ouvrier, où l'on utilisait alors, en dépit du nom, des hiérogrammes<sup>39</sup>.

#### 4.4. La définition des signes d'écriture et la question de l'alphabet

Kircher n'a jamais véritablement intégré dans son raisonnement l'existence de plusieurs formes d'écritures en Égypte, se consacrant totalement aux hiéroglyphes. L'idée qu'il se faisait des hiéroglyphes dépendait directement de la manière dont il en concevait le fonctionnement. Étant donné qu'un hiéroglyphe représentait une idée véhiculée au moyen de références symboliques, tout signe ou image était susceptible d'être qualifié d'hiéroglyphe<sup>40</sup>. Au-delà

<sup>37</sup> Cette intuition trouve une confirmation dans l'emploi de l'écriture dite cryptographique, où l'on trouve quelquefois le même texte, présenté une première fois selon les codes de la « cryptographie » et une seconde fois, en clair, selon les normes habituelles de l'écriture hiéroglyphique.

<sup>38</sup> Bruce 1790, I, p. 414. Selon lui, les pensées d'un prêtre sur telle ou telle divinité ne pouvaient intéresser grand monde, et ne méritaient donc pas d'être gravées dans la pierre.

<sup>39</sup> Beneton de Peyrins 1733, p. 2952-2954. Il est peu probable que Beneton ait perçu la distorsion entre les appellations traditionnelles des écritures égyptiennes, héritées des auteurs grecs, et la réalité de l'utilisation des divers types d'écritures avant l'époque gréco-romaine. C'est ainsi que l'écriture cursive, appelée hiératique, sert originellement à tous types de documents, dont certains sont bien peu religieux, comme la correspondance, les contrats commerciaux, la comptabilité ou la littérature. Sur ceci, cf. Winand [sous presse](#); sur la distinction entre hiéroglyphes et hiérogrammes chez Beneton, voir *infra*.

<sup>40</sup> Sans entrer ici dans des détails trop techniques, tous les signes figurant sur une inscription sont *a priori* analysés comme des hiéroglyphes; il arrive toutefois que Kircher regroupe des signes séparés pour en faire un seul hiéroglyphe, ou, *a contrario*, qu'il sépare en hiéroglyphes distincts des éléments d'un seul signe.

des signes hiéroglyphiques au sens strict, Kircher englobait aussi des compositions iconographiques de plus grande ampleur. Par exemple, les scènes figurant sur les pyramidions, qui coiffaient les obélisques, sont analysées dans les mêmes termes et avec les mêmes règles que les inscriptions qui se déroulent immédiatement en-dessous (fig. 4).

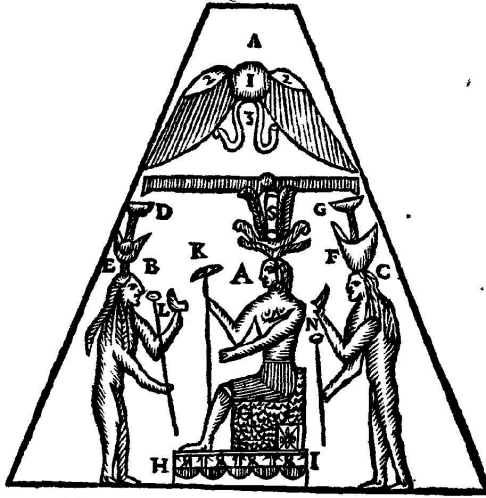


Fig. 4. A. Kircher (*OA*, p. 411)

Les scènes qui décorent la *Mensa Isiaca* sont de même décomposées en hiéroglyphes, alors qu'il s'agit seulement de représentations figurées. Il y a mieux. Kircher condensait lui-même ses conceptions sous forme d'allégories symboliques qu'il appelait des hiéroglyphes. L'hiéroglyphe de Pan représenté sur la planche reproduite à la page suivante en donne un exemple frappant.

Les érudits du XVIII<sup>e</sup> siècle peinent encore à faire le tri entre ce qui ressortit à l'écriture *stricto sensu* et ce qui appartient au domaine de l'iconographie<sup>41</sup>. C'est ainsi que M.A.A. Deshauterayes (1759, p. 30) estimait que les hiéroglyphes ne formaient pas une véritable écriture, et que Beneton de Peyrins mélange toujours les deux ordres de représentation. Selon lui, l'écriture devait parfois recourir à des figures complexes, mêlant différents éléments, pour

<sup>41</sup> Les descriptions superficielles de l'écriture hiéroglyphique comme on trouve chez les auteurs grecs et latins sont moins fréquentes au XVIII<sup>e</sup> s. Voir toutefois Bruce 1790, I, p. 96, dont la présentation est assez caricaturale.



Fig. 5. L'hieroglyphe de Pan selon A. Kircher (*OA* II,1, p. 204 = *OP*, p. 222)

composer un hieroglyphe, ce qui a fait naître des représentations monstrueuses (Beneton de Peyrins 1733, p. 2597). La découverte, encore récente, d'autres écritures dont le fonctionnement ressemble de loin à celui de l'égyptien ancien ne fit qu'ajouter à la confusion. Wharburton, par exemple, fait un rapprochement avec les écritures mexicaines, et, comme on le verra plus bas (*cf. infra*, 4.6.2), les parallèles que l'on croit pouvoir opérer avec l'écriture chinoise sont finalement peu éclairants pour comprendre la singularité du système hieroglyphique.

Kircher s'était essentiellement préoccupé de l'écriture hieroglyphique ; la forme cursive de l'écriture, l'hieratique, lui était largement étrangère. Le XVIII<sup>e</sup> siècle, en revanche, avait vu arriver des copies de papyrus essentiellement funéraires. Les savants ne semblent pas avoir réalisé que les principes qui sous-tendaient les deux formes d'écriture étaient largement similaires. Par exemple, Montfaucon, à propos de l'écriture hieratique, parle de caractères égyptiens purs, point mêlés d'hieroglyphes. On chercha dès lors à retrouver dans l'écriture hieratique les fondements d'un alphabet. Ce faisant, on

établit des rapprochements avec les écritures sémitiques anciennes dont on retrouvait progressivement la connaissance. Ce n'est sans doute pas un hasard si l'abbé Barthélemy, le déchiffreur du palmyrénien, s'intéressa aussi aux hiéroglyphes. L'écriture hiératique fut ainsi parfois rapprochée de ou confondue avec l'écriture chinoise ou l'araméen.

L'intérêt pour l'écriture cursive se fit par étapes. L'année 1698 se signale par une lettre de Benoit de Maillet, alors consul de Louis XIV au Caire, à Rigord, où il est fait état d'une bande de lin sur laquelle figurent des signes qui ne sont pas des hiéroglyphes<sup>42</sup>. Sur le manuscrit de Nîmes 128 où est préservée cette lettre se trouvent des renseignements supplémentaires dus à Rigord où il est dit :

(ces lettres) sont plus anciennes et que l'hébreux, le caldéen et toutes les autres langues dont il nous reste encor quelques connoissances. Il faut que les anciens Égyptiens eussent eu un caractère épistologique autre que l'hyeroglifique...

La Renaissance et le XVII<sup>e</sup> siècle s'étaient intéressés à la question de l'origine des langues. À cet égard, la position de Kircher n'était guère originale : suivant l'enseignement de l'Église, il plaçait l'hébreu en tête, comme langue du paradis. La dispersion des nations, à la suite de l'épisode de la tour de Babel, avait entraîné une confusion du langage d'où était sortie la pluralité linguistique. Kircher avait ainsi consacré à cette question un bref traité (*Turris Babel*), son dernier, publié un an avant sa mort, en 1679. Le XVIII<sup>e</sup> siècle délaissa quelque peu le débat sur l'origine et la classification historique des langues pour s'intéresser davantage aux systèmes graphiques. Un consensus semble se dégager pour poser un processus historique selon lequel les cultures passeraient par quatre stades d'écritures, dont les représentants emblématiques sont l'écriture maya, l'écriture égyptienne, l'écriture chinoise et les écritures alphabétiques, qui constituent le point d'aboutissement de l'évolution. Des philosophes et des théologiens comme Vico, Warburton et Rousseau prirent une part active dans les débats<sup>43</sup>. Cet apparent consensus – en dehors des questions liées aux mérites respectifs des différents systèmes – fut toutefois combattu par Origny, selon

<sup>42</sup> Sur cette lettre et la bande de toile, cf. Aufrère et Foissy Aufrère 1985, § 424.

<sup>43</sup> Rousseau 1781, ch. 5.

lequel les trois stades figuratifs (Mexique, Égypte et Chine) avaient été développés de manière indépendante (Origny 1762, I, p. 246). En revanche, Warburton, reprenant à son compte le célèbre classement des écritures égyptiennes de Clément d'Alexandrie, estimait que les écritures hiéroglyphique, hiératique et démotique avaient dû naturellement déboucher sur l'alphabet, par simplifications successives<sup>44</sup>. Selon Caylus, les lettres égyptiennes auraient donné naissance aux lettres phéniciennes, et de là aux lettres grecques. Très justement, il observe que l'écriture cursive n'a aucun rapport avec l'hébreu. Enfin, plus curieusement, Beneton de Peryns assignait deux finalités distinctes aux hiéroglyphes selon qu'ils représentaient des êtres animés ou inanimés. D'après son analyse, ce serait ceux de la seconde espèce, appelés hiérogrammes, qui auraient donné naissance aux lettres alphabétiques.

(il faut) mettre au rang des Hieroglyphes non-seulement des figures d'animaux, mais aussi des figures humaines, quand elles se trouvent accompagnés de quelques attributs de puissance, mon idée est que toutes images mystérieuses étant faites pour servir de Type de choses grandes et recommandables, doivent par là être mises dans ce rang, et c'est la raison pour laquelle afin de mieux établir la distinction entre les deux sortes de caracteres emblématiques, dont l'Antiquité s'est servie, que j'ai déjà dit qu'il falloit appeler Hieroglyphes ceux qui avoient la figure de quelque chose d'animé, et nommer Hierogrammes ceux qui n'étoient qu'un composé de lignes bizarrement tracées, je sçais bien que les termes de γραφος et de γραμμα, joints à celui de ιερος, signifiant également une Ecriture sacrée; je n'aurois pas dû donner différentes significations à ces deux

<sup>44</sup> Toutefois, il se trompa sur la nature des écritures épistolaire et hiérogrammatique, qu'il interprétait comme des formes alphabétiques. On doit créditer Warburton d'avoir établi la séquence chronologique qui va de l'hiéroglyphique vers l'alphabet (et non l'inverse comme on le supposait parfois précédemment), même s'il ne voit pas très clair dans le processus évolutif. Le système de Warburton jouissait d'un réel crédit comme le montre, par exemple, le sentiment de Barthélemy dans une lettre à Jacob Vernet datée du 4 avril 1727 (cf. Nivernois 1823, p. 310). L'apparition de l'alphabet par simplification de l'écriture hiéroglyphique est une idée qu'on retrouve chez Bruce 1790, I, p. 419. Ce dernier entre également dans des considérations assez difficiles à suivre sur le rôle de Moïse et des Hébreux de manière générale dans l'invention des lettres (cf. Bruce 1790, I, p. 421). Il interprète un passage de l'*Exode* (28, 36) comme une injonction à rejeter l'écriture iconique, sacrilège, au profit d'une écriture phonétique, l'alphabet.

termes qui sont constamment Synonymes, mais je ne l'ai fait que pour mieux faire sentir la différence que je mets entre les Hieroglyphes figurez qui sont l'objet de ce Discours, d'avec les Hieroglyphes de caracteres dont je ne parle qu'en passant. (Beneton de Peyrins 1735, p. 462-463)

À la fin du siècle, quand il s'interroge sur la valeur et le fonctionnement des hiéroglyphes, Zoëga affirme très justement qu'ils se distinguent des écritures alphabétiques, sans pour autant être similaires aux caractères chinois ou mexicains. Ainsi, conclut-il, les figures égyptiennes n'ont pas davantage droit à l'appellation de lettres que les anaglyphes ou les figures peintes des Grecs. Poursuivant son raisonnement, il estime que les figurations qui se trouvent au sommet ou à la base des obélisques n'ont pas droit à l'appellation hiéroglyphique, si ce n'est par une sorte de raccourci de l'expression (Zoëga 1797, p. 438).

De manière générale, la doxa du XVIII<sup>e</sup> siècle sur le fonctionnement des écritures égyptiennes semble bien résumée dans l'article *Écriture des Égyptiens* de l'*Encyclopédie* de Diderot (1767), où l'on peut lire la présentation suivante :

Les Egyptiens ont eu différens genres et différentes especes d'écritures, suivant l'ordre du tems dans lequel chacune a été inventée ou perfectionnée. Comme toutes ces différentes sortes d'écritures ont été confondues par les anciens auteurs et par la plupart des modernes, il est important de les bien distinguer, d'après M. Warburthon, qui le premier a répandu la lumiere sur cette partie de l'ancienne littérature. On peut rapporter toutes les écritures des Egyptiens à quatre sortes : indiquons-les par ordre (tiré de Clément).

- 1°. L'hiéroglyphique, qui se subdivisoit en curiologique, dont l'écriture étoit plus grossiere; et en tropique, où il paroissoit plus d'art.
- 2°. La symbolique, qui étoit double aussi; l'une plus simple, et tropique; l'autre plus mystérieuse, et allégorique.




Ces deux écritures, l'hiéroglyphique et la symbolique, qui ont été connues sous le terme générique d'hiéroglyphes, que l'on distinguoit en hiéroglyphes propres et en hiéroglyphes symboliques, n'étoient pas formées avec les lettres d'un alphabet; mais elles l'étoient par des marques ou caractères qui tenoient lieu des choses, et non des mots.



- 3°. L'épistolique, ainsi appelée parce qu'on ne s'en servoit que dans les affaires civiles.
- 4°. L'hiérogrammatique, qui n'étoit d'usage que dans les choses relatives à la religion.

Ces deux dernières écritures, l'épistolique et l'hiérogrammatique, tenoient lieu de mots, et étoient formées avec les lettres d'un alphabet.

L'article se poursuit par des considérations sur le fonctionnement des signes à valeur symbolique, sur l'évolution historique supposée qui mena aux différents stades, pour se conclure par une dissertation sur le caractère secret des hiéroglyphes que M. de Jaucourt, le rédacteur de la notice, envisage comme une action entreprise par les prêtres pour séparer du vulgaire la connaissance du sacré en réaction à l'invention de l'écriture épistolique (comprendre démotique), interprétée comme un alphabet, qui mettait le savoir à la portée d'un trop grand nombre<sup>45</sup>.

Les spéculations sur l'origine et le développement des écritures ne pouvaient mener bien loin dès lors que les écritures les plus anciennes – l'écriture hiéroglyphique, mais aussi l'écriture cunéiforme – demeuraient une énigme. Cela posé, certaines intuitions se sont révélées correctes par la suite, même s'il faut fortement nuancer le raisonnement. Ainsi, pour ne prendre que cet exemple, les recherches récentes semblent confirmer un lien historique entre l'écriture hiéroglyphique et les premiers systèmes alphabétiques. Cependant, le procédé qui permet cette transformation ne résulte pas d'une simplification quasi mécanique des formes, mais d'une réaffectation consciente et organisée de certains signes égyptiens auxquels fut attribuée par traduction la valeur sémitique correspondante à la valeur égyptienne; dans un second temps, par acrophonie, le signe en vint à représenter la première lettre du mot sémitique. Par exemple, le signe , qui sert à noter le /r/ en sémitique est le résultat de la stylisation du signe de la tête humaine  (cf.  en égyptien hiéroglyphique), laquelle se lit *tp* ou *DADA* en égyptien. Le signe fut récupéré avec la valeur *ras*, qui signifie

<sup>45</sup> Dans l'article *Hiéroglyphe*, de la même *Encyclopédie*, de Jaucourt distingue l'invention des hiéroglyphes, dans laquelle n'entre aucune volonté de secret et de mystère, se ralliant à l'opinion de Warburton contre Kircher, d'une évolution tardive due aux prêtres.

« tête » en sémitique, puis par acrophonie, il en vint à noter le phonème /r/ (Winand 2013).

#### 4.5. La méthodologie du déchiffrement

Dans cette section, j'envisage les principes méthodologiques généraux (4.5.1), avant d'aborder la place des auteurs classiques (4.5.2), puis de la philologie dans la compréhension des textes (4.5.3).

##### 4.5.1. Principes méthodologiques généraux

Les écrits de Kircher évoluent dans un cadre conceptuel général qui repose sur deux piliers : d'une part, le respect de la chronologie biblique, d'autre part, la conviction que la révélation adamique originale a laissé des traces plus ou moins cachées dans toutes les civilisations. Les conséquences du premier postulat amènent ceux qui s'occupent des cultures très anciennes à condenser la chronologie pour la faire tenir dans les termes de la Bible. Kircher propose donc à plusieurs endroits une chronologie conforme à la doxa théologique. C'est dans ce cadre qu'il opère des rapprochements synchroniques entre les faits égyptiens et des événements censés s'être produits dans le monde biblique ou proche-oriental. Les conséquences du second postulat sont plus lourdes en ce qui concerne le déchiffrement. En effet, Kircher était persuadé que la révélation de la trinité biblique s'était conservée en Égypte, sous une forme altérée et masquée sous un voile symbolique. Les hiéroglyphes avaient précisément été conçus pour servir cette double volonté de transmission et de secret. Aussi Kircher mit-il tout en œuvre pour retrouver dans les inscriptions l'enseignement théologique chrétien.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle s'affranchit progressivement de ces contraintes. Des savants prennent des distances avec l'enseignement de la Bible, notamment en ce qui concerne la chronologie<sup>46</sup>, mais aussi la place de l'hébreu comme langue première (Brosses 1765). Les débats sur la place de la Chine et du chinois doivent être en partie replacés dans cette perspective. Cette polémique suit plusieurs lignes de

<sup>46</sup> Voir déjà la lettre de Maillet à Rigord, datée de 1698 (cf. Aufrère et Foissy Aufrère 1985).

fracture philosophique où s'opposent catholiques et protestants, croyants, non croyants et sceptiques<sup>47</sup>.

#### 4.5.2. *La place des auteurs classiques dans le déchiffrement*

Dans son étude des hiéroglyphes, Kircher s'appuie très largement sur les auteurs classiques. En dehors de descriptions purement visuelles de l'écriture, les auteurs classiques ne se sont guère aventurés à émettre des considérations sur le fonctionnement des hiéroglyphes, à trois exceptions près.

La première concerne une présentation des principes généraux régissant les écritures égyptiennes (hiéroglyphique, hiératique et démotique). L'exposé le plus complet en est donné par Clément d'Alexandrie, mais il est difficile à interpréter correctement sans une connaissance préalable du système hiéroglyphique. Aussi se révéla-t-il peu utile pour aider directement au déchiffrement<sup>48</sup>.

La seconde exception concerne les auteurs qui se sont exprimés sur le principe général qui, selon eux, régissait le fonctionnement de l'écriture hiéroglyphique. Théorisé largement par les philosophes de l'école néo-platonicienne, le principe d'organisation posait que les hiéroglyphes exprimaient des idées au moyen de symboles. Kircher endossa totalement ce point de vue. Il en découla une série de conséquences. Tout d'abord, l'expression des idées au moyen de symboles coupait l'écriture de toute nécessité d'une quelconque réalisation linguistique. En d'autres termes, une fois les symboles correctement interprétés, chacun pouvait « lire » le texte dans sa propre langue. Ensuite, la juxtaposition de symboles rendait difficile l'expression d'idées complexes. Il fallait donc mettre au point une syntagmatique pour organiser les symboles suivant des chaînes logiques. C'est ce que Kircher entreprit de faire, en y ajoutant une dimension rhétorique, puisqu'il proposa en outre différents types de traduction suivant les principaux modes stylistiques en vigueur à son époque (Winand 2018, p. 240). Dernière conséquence, et non des moindres, le sens des symboles n'était pas forcément apparent

<sup>47</sup> La position de Voltaire, qui était sinophile, est caractéristique à cet égard.

<sup>48</sup> La présentation faite par Clément d'Alexandrie (et dans une moindre mesure, celle donnée par Porphyre) est largement acceptée au XVIII<sup>e</sup> s., comme le montrent, entre autres, les articles *Écritures des Égyptiens* et *Hiéroglyphe* dans l'*Encyclopédie* de Diderot, datés de 1767 (dus à Louis de Jaucourt), et à la fin du siècle, l'étude de Zoëga 1797, p. 424-427.

aux yeux du profane. La culture du secret, idée à laquelle Kircher adhérait pleinement, faisait même obligation de recourir à une symbolique complexe. Pour percer le mystère des signes, Kircher entreprit de reconstruire toute l'encyclopédie de l'Égypte ancienne. C'est ainsi qu'il consacra beaucoup de place à de larges digressions sur toutes les facettes de la civilisation égyptienne. Mais surtout, il utilisa les écrits de ceux qui s'étaient résolument engagés dans une explication ésotérique du monde. On retrouve par conséquent dans les écrits de Kircher des rappels fréquents des enseignements de la cabale, juive, arabe ou chrétienne, mais aussi des écrits hermétiques.

Enfin, troisième élément qui fut largement exploité par tous ceux qui s'occupaient des hiéroglyphes: le traité sur les signes hiéroglyphiques d'Horapollon. Inconnu durant tout le Moyen Âge, ce texte fut retrouvé au début du xv<sup>e</sup> siècle dans l'île d'Andros, ramené en Europe, finalement traduit en latin et édité en 1499. Il devint alors un succès de librairie immédiat, adapté dans plusieurs langues modernes et le plus souvent agrémenté d'illustrations. L'organisation du livre est assez simple: le traité est divisé en rubriques correspondant à une idée, une entité ou un concept. Le mode d'exposition respecte généralement le canevas suivant: quand les Égyptiens veulent exprimer l'idée X, ils dessinent Y, parce que Z. Si l'on s'en rapporte à nos connaissances modernes, le lien établi entre X et Y se vérifie le plus souvent, mais l'explication donnée (Z) ne repose sur rien d'un point de vue égyptologique. Elle est généralement fondée sur des rapprochements de nature symbolique ou tirée d'observations, plus ou moins avérées, du monde animal, de la flore ou de la médecine, telles que compilées dans les traités de l'Antiquité tardive<sup>49</sup>.

Parmi les auteurs anciens, il en est un qui apporte un témoignage singulier. Au livre xvii, Ammien Marcellin rapporte l'érection d'un obélisque au Cirque Maxime (aujourd'hui Saint-Jean-de-Latran)<sup>50</sup>, et reproduit une traduction en grec, qu'il dit tenir d'Hermapion, un hiérogrammate égyptien. Cette traduction, qui donne effectivement une idée générale du contenu de l'inscription, fut rejetée par

<sup>49</sup> Cf. Winand 2018, p. 215; Winand [sous presse](#).

<sup>50</sup> Il s'agit de l'obélisque unique, dressé à l'est de Karnak par Thoutmosis IV, amené à Rome ~~par Constantin~~ et érigé au Cirque Maxime par Constance II en 357 (cf. Azim-Golvin 1982).

A. Kircher (*OP*, 393). Et pourtant, en dépit de ses maladroites, elle aurait permis d'ouvrir une voie prometteuse. En effet, elle montrait que le contenu des inscriptions pouvait concerner d'autres réalités que des vérités philosophiques éthérées telles que les envisageait Kircher. Mais surtout, elle aurait permis de rétablir un rapport à la langue, qui faisait totalement défaut dans la méthode symbolique. L'attitude des érudits du XVIII<sup>e</sup> siècle vis-à-vis de la traduction d'Hermapion reste ambiguë. Montfaucon, par exemple, ne la tient pas en grand crédit, pas plus que l'interprétation du même obélisque par Kircher :

Le P. Kirker en a donné lui-même une autre (traduction) fort détaillée, et où il explique tout à son ordinaire; mais on n'y ajoute guères plus de foi qu'à celle d'Hermapion.


Même si certains érudits continuent à travailler dans l'esprit des siècles passés, comme Court de Gébelin dont il a déjà été question, le XVIII<sup>e</sup> siècle, sur de nombreux points, représente une rupture ou à tout le moins une nette évolution. Tout d'abord, le rapport aux auteurs classiques se modifie. On prend en compte leur témoignage, tout en étant désormais capable de garder une distance critique. C'est ainsi que Caylus écrivait à propos de l'évolution de l'écriture :

Il me semble qu'on tireroit de plus grands avantages de ce monument, si au lieu de s'obstiner à percer ces ténèbres, on tâchoit de remonter par son moyen à l'origine de l'écriture, et d'en suivre le développement et les progrès; si l'on cherchoit enfin à connoître la forme des anciennes lettres, et le pays où l'on a commencé à les employer. Ces questions & tant d'autres semblables ne pourront jamais être éclaircies par les témoignages des Auteurs Grecs et Latins. Souvent peu instruits des antiquités de leur pays, ils n'ont fait que recueillir des traditions incertaines, et multiplier des doutes auxquels on préféreroit volontiers l'ignorance la plus profonde: c'est aux monuments qu'on doit recourir. Quand ils parleront clairement, il faudra bien que les anciens Auteurs s'accordent avec eux. (Caylus 1752-1767, I, p. 69)

Comme on le voit dans l'extrait reproduit ci-dessus, l'accent est mis sur l'examen des sources premières, un souci qui était déjà présent chez Kircher. Dans cet esprit, certains érudits placent leur espoir dans la découverte d'une inscription bilingue. La méthode

qui avait été suivie pour le déchiffrement du palmyrénien suscitait des espoirs de tomber un jour sur un type de document analogue (Montfaucon 1719-1724, II, p. 198). Comme on le sait, cette intuition ne trouva sa concrétisation qu'un peu plus tard, avec la découverte de la pierre de Rosette, qui devait résolument emmener les chercheurs sur la voie du déchiffrement. Dans cette perspective, le rapport de l'écriture à la langue peut être envisagé à nouveaux frais ; la position de Beneton de Peyrins pour qui les hiéroglyphes sont « un langage muet qui montre le cœur de l'homme aux yeux sans le secours de la parole » tendit à devenir marginale (Beneton de Peyrins 1762, p. 2587).

#### 4.5.3. *La philologie, un moyen de comprendre les textes*

Comme on l'a vu, Kircher mettait déjà l'accent sur l'étude de textes authentiques, quand bien même le discernement lui faisait parfois défaut lorsqu'il amalgamait dans son corpus des documents égyptisants. À tout le moins avait-il définitivement rompu avec la pratique des néo-hiéroglyphes, qui avaient fait florès à la Renaissance. Cela posé, la fidélité des copies par rapport à l'original reste un problème majeur. Dans ses études sur les obélisques, Kircher manipule des signes dont le tracé était parfois fortement déformé par rapport à l'original, ce qui lui faisait commettre des erreurs dans l'identification iconique du signe. Par exemple, le groupe , qui représente la déesse du ciel, Nout, entourant le signe phonétique *-t*, apparaît-il dans la copie de Kircher comme reproduit à la fig. 6. Kircher explique dès lors le groupe comme « un autel au-dessus duquel une figure humaine étendue exprime par ses mains et ses pieds la porte de la maison du monde ».

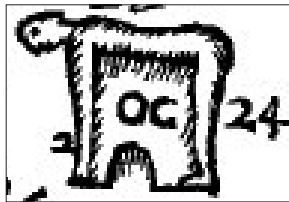


Fig. 6. A. Kircher (*OP*, p. 489).

Ce relatif détachement vis-à-vis de l'exactitude de la copie a peut-être libéré Kircher de certaines préventions à corriger les textes quand ceux-ci ne semblaient pas conformes à ce qu'il souhaitait. À plusieurs endroits, Kircher corrige des inscriptions hiéroglyphiques, souvent, comme il en a l'habitude en toutes choses, avec une grande assurance<sup>51</sup>. Les corrections qu'il apporte aux inscriptions figurant sur un bloc de Néfertoum en sont une illustration (fig. 7)<sup>52</sup>.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle marque à cet égard une coupure très nette. Il suffit pour s'en rendre compte de comparer la qualité des planches fournies dans les grands recueils de Montfaucon et de Caylus pour en être convaincu. Ce souci de coller à l'original se remarque notamment dans la publication d'une bande en écriture hiératique, dont Montfaucon donne une copie<sup>53</sup>. Revenant un peu plus tard sur

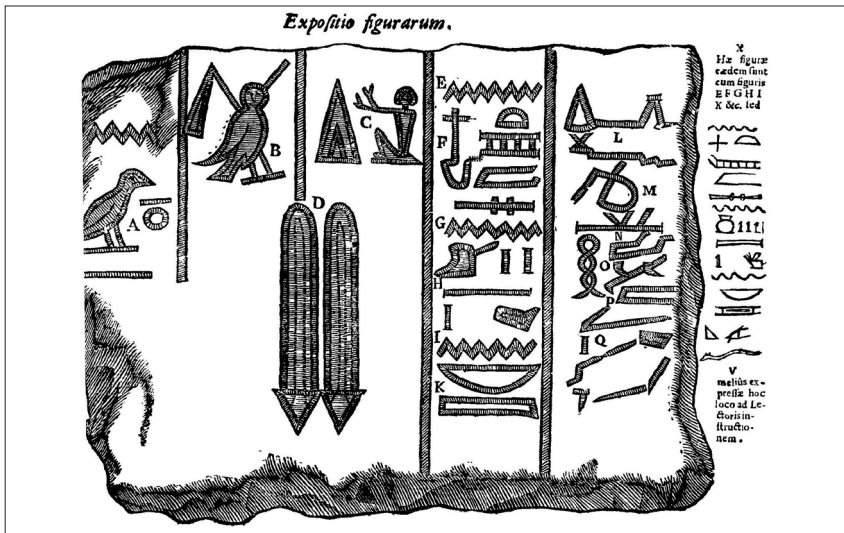


Fig. 7. A. Kircher (*OA*, II 2, p. 455).

<sup>51</sup> Voir, par exemple, *SM*, p. 47a: quae cum magna ex parte imperfecta sint et defectuosa, nos ea ex aliis simulacris, exactiori pennâ expressis, ad genuinam formam reducimus.

<sup>52</sup> Kircher note en marge des signes copiés à droite de l'inscription : Hae figurae eadem sunt cum figuris E F G H I K etc, sed melius expressae hoc loco ad Lectoris instructionem.

<sup>53</sup> À ne pas confondre avec le texte publié au t. II, pl. 140, qui correspond au ms. 128 de la Bibliothèque de Nîmes; cf. Aufrère et Foissy Aufrère 1985, § 424.

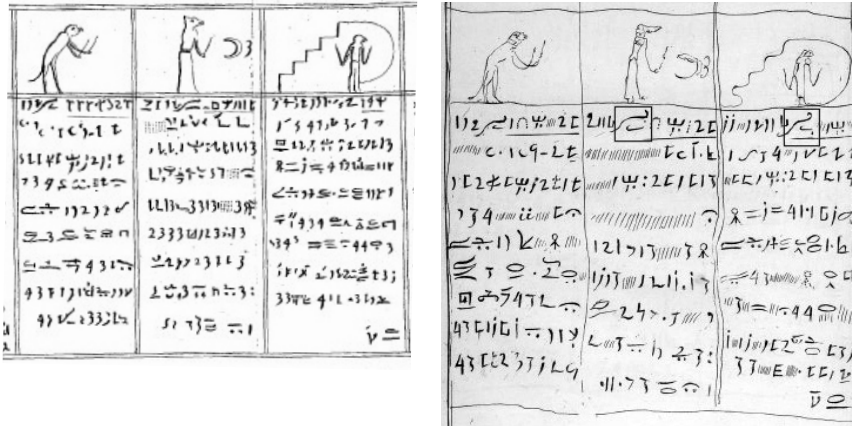


Fig. 8. B. de Montfaucon (1719-1724, II, pl. liv) et A.-C. P. Caylus (1752-1767, I, pl. xxii).

le même document, Caylus signale devoir apporter des corrections à la copie de son prédécesseur, et ajoute qu'il laissera sans transcription les passages qui lui paraissent trop obscurs. Les figures ci-dessus reproduisent le même extrait de la bande dans la publication de Montfaucon à gauche, et dans celle de Caylus à droite (fig. 8)<sup>54</sup>.

L'étude de ce texte donne aussi lieu à de très intéressantes observations sur la matérialité de l'écrit, par exemple sur la mise en page du texte, ou sur l'alternance des encres noire et rouge<sup>55</sup>. L'examen de la longueur des lignes et de leur disposition amène Montfaucon à déduire correctement le sens de l'écriture.

Pour aller plus loin dans l'intelligence des textes, on essaie de repérer des séquences de signes. Par exemple, toujours sur cette fameuse bande de toile, Caylus combat l'interprétation de Montfaucon, qui y voyait un calendrier au motif que les colonnes s'ouvrent par une même séquence de signes, écrits en rouge. Il déduit correctement que, si le texte était un calendrier, on

<sup>54</sup> Sur l'édition de cet extrait chez Caylus, voir la notice dans <http://caylus-recueil.huma-num.fr/base/index.php?r=recueil/oeuvre/detail&id=75> (consulté le 1<sup>er</sup> décembre 2018).

<sup>55</sup> Au passage, Montfaucon 1719-1724, *Suppl.* II, p. 201 instaure la convention, encore en usage aujourd'hui, de souligner dans l'édition les hiéroglyphes écrits en rouge.



s'attendrait à ce que précisément les premiers mots varient et ne reproduisent pas systématiquement la même séquence. Ce sont encore des observations scrupuleuses qui amènent Barthélemy à deviner correctement le rôle du cartouche dans l'écriture égyptienne (Barthélemy 1763, p. 212).

Kircher s'était quelquefois attaché à produire des séries de variantes d'un même signe ou d'un même élément iconographique, dans ce qui aurait pu devenir un embryon de paléographie. La série des sceptres reproduite dans la *Sphinx mystagoga* en est une illustration (fig. 9).

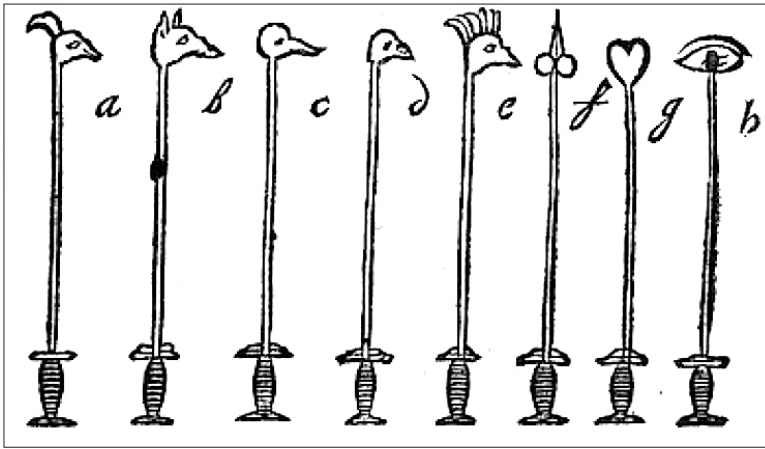


Fig. 9. A. Kircher (*SM*, p. 63).

Mais il n'avait jamais pensé à faire un inventaire des signes reproduits sur les monuments qu'il utilisait pour le déchiffrement. Cette étape était pourtant nécessaire. Elle fut franchie au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle par la production de listes. On doit à Niebuhr, Bruce et Zoëga d'avoir travaillé dans cette voie. Niebuhr avait produit en 1772 une liste des signes les plus fréquents (fig. 10), regroupés par affinités de formes et d'expression<sup>56</sup>. Un peu plus tard, Bruce dénombrâ 514 signes qu'il avait inventoriés en Égypte, notamment

<sup>56</sup> Les signes hiéroglyphiques figurant aux planches XXX-XLVI sont encore reproduits avec une fidélité variable, ce qui ne pouvait que gêner la comparaison, et donc la production d'une liste de signes fiable.

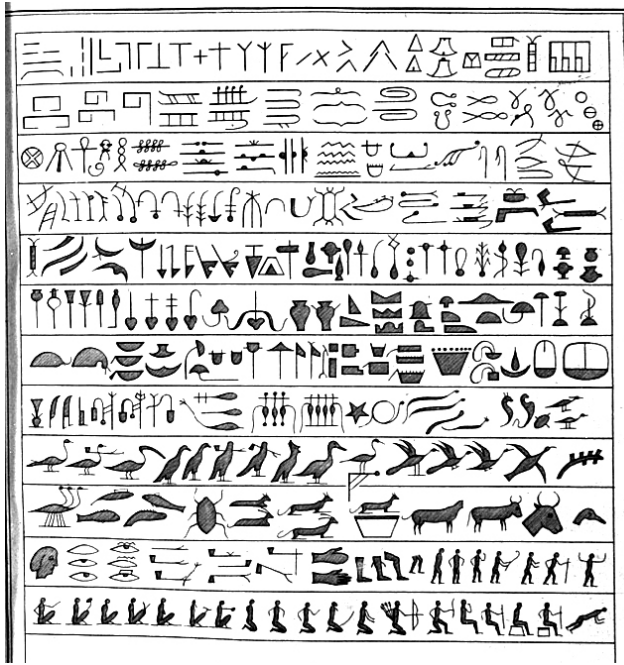


Fig. 10. C. Niebuhr (1774, I, pl. xli).

en travaillant sur des inscriptions du temple de Medinet Habou<sup>57</sup>. J. Bruce (1790, I, 122) fait également quelques observations intéressantes sur les techniques épigraphiques observées dans le temple, ainsi que sur l'emploi des couleurs : il distingue ainsi quatre sortes de gravures (relief dans le creux, relief levé, relief levé encastré profondément dans la pierre, et l'incision simple).

Ce mode de présentation, dont on pourrait trouver des antécédents dans le modèle taxonomique jusque dans la pratique des *onomastica* de l'Égypte ancienne, se retrouve dans l'ordonnancement du lexique des *scalae* copto-arabes, et fut conservé dans son principe par Champollion. Aujourd'hui encore, les listes des signes

<sup>57</sup> Bruce 1790, I, p. 122-123. Il fait ici une remarque intéressante sur la difficulté de distinguer ce qui est une variante d'un signe connu, de ce qui doit être considéré comme un nouveau signe. À propos du temple de Denderah, il note que pour une main expérimentée six mois en travaillant du matin au soir ne suffiraient probablement pas à copier toutes les inscriptions à l'intérieur du temple (cf. Bruce 1790, I, p. 105), en quoi il se montre trop optimiste.

hiéroglyphiques procèdent par grandes classes thématiques où l'on retrouve les êtres humains masculins, puis féminins, les divinités, les parties du corps humain, les animaux et parties d'animaux, les oiseaux, les reptiles, la flore, et ainsi de suite, jusqu'aux formes géométriques et aux signes inclassables.

À l'extrême fin du siècle, Zoëga arrivait à une liste de près de mille signes, dont il vantait le plus grand degré de précision par rapport à celle établie par Bruce, pour lequel il n'avait manifestement pas beaucoup d'estime<sup>58</sup>. En revanche, il loue le travail de Niebuhr, notamment sur la fréquence des signes, qu'il trouve utile. L'examen qu'il fit de l'obélisque Barberin, à Rome, l'amène à envisager qu'il y a des signes appartenant à un fonds ancien, et d'autres qui semblent plus récents. De ses observations menées sur les obélisques romains, il arrive à une première répartition de 511 signes en sept classes dans ce qu'il appelle un *alphabetum characterum*: les signes *cyriologoumena* (40)<sup>59</sup>, ce qui est fabriqué (200), les plantes (34), les parties du corps humain et animal (63), les représentations d'entités animées (77), les figures humaines (84), et enfin celles des monstres (13)<sup>60</sup>. Zoëga précise ensuite qu'on pourrait augmenter le nombre des signes en tenant compte d'autres monuments, comme la *Mensa Isiaca*, ce qui est tout de même un peu inquiétant quand on connaît l'histoire de ce document (*cf. supra*), et des objets qu'on peut consulter à Rome dans les collections privées et les musées. Il arrive ainsi à un total de 958 signes (Zoëga 1797, p. 497).

Quoi qu'il en soit, ces inventaires préliminaires des signes hiéroglyphiques permirent de poser des hypothèses intéressantes sur la nature et le fonctionnement de l'écriture égyptienne. Dans sa

<sup>58</sup> Zoëga 1797, p. 463. On peut penser que les considérations de Bruce sur l'origine de l'écriture, sur Osiris, dont il fait le premier hiéroglyphe (*cf.* Bruce 1790, I, p. 412), et sur l'éthiopien dont il fait la langue première (Thot est selon lui d'origine éthiopienne et signifie l'étoile du chien) n'ont pas contribué à sa réputation dans le cercle des philologues orientalistes. D'une certaine manière, Bruce raisonne encore selon les mêmes paradigmes que Kircher.

<sup>59</sup> Cette appellation vient en droite ligne de l'exposé de Clément d'Alexandrie, repris, par exemple, dans l'*Encyclopédie* de Diderot (*s.v. Écriture des Égyptiens*), où il est écrit que la première classe de signes est représentée par « L'hiéroglyphique, qui se subdivisoit en *curiologique*, dont l'écriture étoit plus grossière; et en *tropique*, où il paroissoit plus d'art ».

<sup>60</sup> Zoëga 1797, p. 476.

présentation assez sommaire, Bruce observait déjà qu'un système graphique utilisant plusieurs centaines de signes pouvait difficilement être interprété comme un alphabet (Bruce 1790, I, p. 123). Par ailleurs, le fait que ce nombre n'atteignait pas des milliers rendait peu probable que l'écriture hiéroglyphique eût jamais fonctionné selon les mêmes principes que l'écriture chinoise. Il fallait donc abandonner l'idée que l'écriture égyptienne était totalement idéographique dans son principe.

#### **4.6. Les rapports de l'Égypte avec les autres cultures : la place du copte et la question chinoise**

##### *4.6.1. La position du copte*

Comme on l'a rappelé plus haut, Kircher peut être crédité d'avoir instauré les études coptes en Europe, même si le mérite ne lui en revient sans doute pas totalement (Aufrère 1999). Les éditions fondatrices que sont le *Prodromus Coptus sive Aegyptiacus* (1637) et la *Lingua Aegyptiaca restituta* (1643) restèrent pendant longtemps des ouvrages de référence. Les érudits du XVIII<sup>e</sup> siècle ne s'y étaient pas trompés en rendant hommage à cet aspect de l'activité de Kircher<sup>61</sup>. Après avoir un temps hésité sur la place du grec, dont il fit un moment la source du copte, Kircher établit correctement la filiation du copte par rapport à l'égyptien pharaonique, et le maintint distinct des langues sémitiques.

Mieux que Kircher, les savants du XVIII<sup>e</sup> siècle perçurent l'importance du copte dans le travail préliminaire qui devait mener au déchiffrement. C'était déjà au demeurant l'avis de Peiresc qui avait encouragé Kircher, sans succès, à poursuivre dans cette voie avant de se lancer dans l'étude des hiéroglyphes. Ce fut aussi l'opinion de Montfaucon qui, pour mener à bien le déchiffrement des hiéroglyphes, mettait d'une part ses espoirs dans la découverte d'une inscription bilingue et encourageait d'autre part fortement les érudits à cultiver l'étude du copte<sup>62</sup>. Cet appel constitue peut-être

<sup>61</sup> Montfaucon 1719-1724, *Suppl. II*, p. 197.

<sup>62</sup> Montfaucon 1719-1724, *Suppl. II*, p. 196-198, qui mentionne les deux ouvrages de Kircher, reconnaît la parenté du copte et de l'égyptien, ajoutant que le copte était encore pratiqué en Égypte de son temps. Même opinion chez Caylus qui, après avoir déclaré qu'en étudiant de près le phénicien, on pourrait espérer jeter une lumière sur l'égyptien, met très justement en garde

un écho à l'activité du Père Bonjour (1670-1714), que Montfaucon avait connu et fort apprécié<sup>63</sup>.

L'importance du copte dans l'entreprise du déchiffrement fut encore soulignée par de Guignes, sans que celui-ci n'entre dans les détails sur la manière de procéder. Cette intuition, également relayée par l'abbé Barthélemy, influença favorablement Champollion (Hartleben 1906/1983, p. 61).

#### 4.6.2. *La piste chinoise*

Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'écriture chinoise tient une place centrale dans les préoccupations du monde savant, qui s'interrogea inlassablement sur les modalités de son fonctionnement et sur sa place dans l'histoire mondiale des écritures. C'est dans ce contexte général que fut sérieusement envisagée la possibilité d'un apparentement des écritures égyptienne et chinoise. Cette hypothèse avait déjà été examinée par Kircher, notamment dans la *China Illustrata*, parue en 1667 (cf. Szczesniak 1952a et 1952b). Dès ses premiers écrits sur l'Égypte ancienne, Kircher avait tenté de montrer qu'il y avait une communauté culturelle entre l'Égypte et la Chine, et que l'Égypte avait été l'inspiratrice de la civilisation de l'Empire du Milieu<sup>64</sup>. En comparant la forme de certains caractères chinois, réputés anciens<sup>65</sup>, Kircher était arrivé à la conclusion qu'ils possédaient une grande similitude avec les hiéroglyphes. C'est à la suite d'un processus de stylisation et de simplification que les caractères

---

sur une assimilation indue d'un système d'écriture à une langue. Aussi fait-il en conclusion davantage confiance au copte pour mener au déchiffrement. Toutefois comme le copte n'est pas une langue sémitique, Caylus est pris de découragement parce qu'il pense que la cursive égyptienne a une filiation avec l'écriture sémitique, en l'occurrence phénicienne.

<sup>63</sup> Guillaume Bonjour fut un coptisant remarquable pour son temps, qui rédigea un lexique copte-latin, resté inédit. Il avait notamment distingué les termes égyptiens des termes grecs. Selon Montfaucon, il se serait également essayé au déchiffrement de l'égyptien hiéroglyphique. Sur l'activité du père Bonjour, cf. Aufrère et Bosson 1998.

<sup>64</sup> Voir le chapitre *De Sinensium idola*  *Aegyptiacae parallela* (Kircher OA: I, 398 et suiv.).

<sup>65</sup> En réalité, Kircher a mal évalué la qualité des informations données par Michael Boym (1612-1659), un père jésuite polonais (*De veterum Sinicorum characterum anatomia*, manuscrit resté inédit), qui constitue sa source principale (cf. Szczesniak 1952a, p. 24).

tères chinois avaient ensuite pris la forme qu'on leur connaît. Pour Kircher, intégrer l'écriture chinoise – et par-delà toutes les écritures de l'Asie, y compris le sanscrit – participait de l'effort général de retrouver une origine commune aux écritures et aux langues après la dispersion de Babel<sup>66</sup>.

L'exposition des relations entre l'Égypte et la Chine provoqua une controverse à travers tout le XVIII<sup>e</sup> siècle. Très tôt, des voix s'élevèrent pour contredire une telle hypothèse. Dès 1687, Philippe Couplet, le traducteur du canon confucéen<sup>67</sup>, rejetait toute influence extérieure dans le développement de l'écriture chinoise, en se fondant sur l'étude d'inscriptions authentiques, ce qui était une manière de dénoncer la faiblesse du corpus sur lequel Kircher avait travaillé.

Nicolas Fréret (1688-1749), secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, fit paraître un mémoire en 1729, dans lequel il présentait ses vues sur l'écriture chinoise, qu'il faut replacer dans des considérations plus générales sur les choix opérés par les différentes cultures pour noter la parole. Après avoir exposé les principes généraux de l'écriture chinoise et le système des 214 clés (qu'il appelle aussi racines), il constate que les Chinois n'ont jamais fait reposer l'interprétation de leurs caractères sur un système symbolique, en quoi ils diffèrent des anciens Égyptiens. Il s'oppose ainsi aux vues du Père Kircher, à propos duquel il relève simplement « Le P. Kircher (avec renvoi à la *China illustrata*) est d'un autre avis; mais il paroît en cette occasion avoir un peu trop donné à son imagination » (Sept-Chênes 1796, p. 260-261).

Les liens supposés entre la Chine et l'Égypte furent une nouvelle fois dénoncés par le Père Dominique Parennin (1685-1741), qui émit de sérieux doutes sur ce type de rapprochement dans une série de lettres, où le savant père répondait à des interrogations formulées par l'académicien Jean-Jacques Dortous de Mairan (1678-1771), qui s'était acquis une solide réputation dans le domaine des sciences exactes. Dans ces considérations, le P. Parennin affirme que les hiéroglyphes chinois n'ont d'hiéroglyphes que le nom, n'ayant pas été originellement davantage conçus pour noter les choses sacrées

<sup>66</sup> C'est un thème majeur sur lequel il reviendra dans son ultime ouvrage, *Turris Babel*, paru en 1679.

<sup>67</sup> Confucius Sinarum Philosophus, sive scientia Sinensis latine exposita (cf. Szczesniak 1952a, p. 27-28).

que profanes. Il insiste également sur le découplage qu'il faut faire entre la notation et la prononciation, relevant que des cultures non sinophones utilisent l'écriture chinoise pour noter leur langue. Il se demande alors, mais on devine les doutes qui l'assaillent, s'il en a jamais été ainsi pour l'Égypte ancienne. Ses doutes se trouvent renforcés eu égard aux problèmes de chronologie qu'il entrevoit pour concilier la haute antiquité de la Chine et celle de l'Égypte. Il ajoute enfin une réflexion de bon sens, constatant qu'il ne serait pas étonnant que deux cultures aux prises avec les mêmes difficultés arrivent indépendamment à des solutions similaires, sinon identiques (Mairan 1759).

Les choses auraient pu donc en rester là. C'est alors que parut en 1759 un mémoire rédigé par Joseph de Guignes (1721-1800), dans lequel est à nouveau posée l'existence d'un lien historique entre les écritures égyptienne et chinoise. De Guignes connaissait la lettre du P. Parennin, à laquelle il fait référence dans son introduction. Il raconte comment il avait été initialement convaincu par les arguments du P. Parennin répondant à de Mairan. Il explique ensuite comme il fut amené à changer d'opinion à la suite de la lecture d'un mémoire de l'abbé Barthélemy sur l'écriture phénicienne :

Je fus alors convaincu que les caractères, les loix et la forme du Gouvernement, le Souverain, les Ministres mêmes qui gouvernaient sous lui, et l'Empire entier étoient Égyptiens; et que toute l'ancienne Histoire de la Chine n'étoit autre chose que l'Histoire d'Égypte qu'on a mise à la tête de celle de la Chine.  
(p. 37)

Dans son mémoire, de Guignes examine également la possibilité d'établir un rapprochement entre les caractères phéniciens et les signes que l'on observe sur les bandes des momies, c'est-à-dire, dans le langage actuel, les signes de l'écriture hiératique (p. 51). Il voit dans cette parenté un avantage considérable pour aider au déchiffrement de l'écriture hiéroglyphique. Le rôle du phénicien ne se limite toutefois pas à cela. En effet, selon de Guignes, les caractères chinois entretiennent aussi des affinités avec le phénicien. Ainsi le phénicien se trouve-t-il jouer un rôle essentiel pour affirmer que les caractères chinois ont été à l'origine de purs hiéroglyphes, ce qui autorise *in fine* à postuler une parenté entre l'Égypte et la Chine.

Les recherches de de Guignes l'amènent à s'interroger sur l'origine de l'alphabet, et donc de l'écriture. Reprenant une vieille

idée, très répandue aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, de Guignes est d'avis que toutes les civilisations ont partagé originellement une même forme d'écriture (et de langue) avant d'être dispersées à la surface de la terre.

On ne pourrait affirmer que les thèses de Joseph de Guignes reçurent un écho favorable. L'année même de la publication de cette thèse, Michel-Ange André Leroux Deshauterayes en fit une critique poussée. Mais c'est surtout Cornelius De Pauw (1739-1799) qui fournit l'essentiel de l'effort pour démontrer cette théorie<sup>68</sup>. Dans les *Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois*, parues en 1774, il montra que les rapprochements établis entre l'Égypte et la Chine étaient soit non fondés, soit naturels, c'est-à-dire qu'ils étaient de nature à ce point généraux que les deux cultures pouvaient indépendamment être arrivées à des solutions identiques. Cet extrait, qui concerne de prétendus rapprochements établis sur la forme des barques, en est une belle illustration :

Or il ne paraît point que les barques du Nil sur lesquelles cet Auteur a encore beaucoup insisté, ressemblent plus à des barques Chinoises qu'à des gondoles de Venise. Les vaisseaux de toutes les nations depuis les chaloupes des Eskimaux et les canots des Hurons, jusqu'aux galères de la Méditerranée, se ressemblent par leur forme primitive: et on nous croira aisément, si nous disons que ce n'est pas sur de tels rapports qu'il faut fonder l'histoire d'une colonie envoyée de l'Afrique aux extrémités de l'Asie.

De Pauw était doté d'un solide bon sens, ce qui l'amène à jeter le discrédit sur les thèses de Kircher («le plus malheureux des hommes dans ses conjectures sur les Hiéroglyphes», *cf.* De Pauw 1774, p. 144), mais aussi à critiquer l'abbé Barthélemy qui avait suggéré des rapprochements entre Chinois et Égyptiens (*cf.* De Pauw 1774, p. 17-18), et même Warburton pour avoir accordé foi à la lettre d'Alexandre à sa mère, manifestement un faux chrétien, ce qui l'avait amené à admettre qu'un grand prêtre égyptien s'était appelé Léon (*cf.* De Pauw 1774, p. 51).

<sup>68</sup> On notera encore la position d'Origny 1762, I, p. 273, qui émit les plus expresses réserves sur l'idée que Chinois et Égyptiens aient jamais pu communiquer. Comme il le fait remarquer «chaque peuple a son génie; il faut le lui laisser» (d'Origny, 1762, I, p. 281). Sur de Pauw, voir l'étude de Rotta 2000.



L'ouvrage de De Pauw fit impression sur Voltaire, qui était sinophile et adversaire de tout rapprochement entre les deux civilisations<sup>69</sup>. Les positions de Joseph de Guignes et de Needham lui étaient déjà apparues comme profondément ridicules. Dans un ouvrage écrit en 1767, sur la fin de sa vie (*Défense de mon oncle*), il se moque de Joseph de Guignes qui avait voulu faire un rapprochement entre Ménès et l'empereur Yu (p. 8)<sup>70</sup>. Défenseur de l'esprit critique sur l'autorité des textes anciens, Voltaire concède bien volontiers le ridicule et l'impossibilité de l'expédition de Sésostriis en Chine (p. 31)<sup>71</sup>. Il aurait dû accueillir favorablement les thèses de de Pauw, mais il ne pouvait souscrire à la description, très négative, que ce dernier faisait de la civilisation chinoise<sup>72</sup>.

On notera déjà la manifestation de cet esprit caustique dans une lettre de Grimm à Diderot, datée de 1759, l'année où surgit la controverse entre Deshauterayes et de Guignes, et où l'on retrouve d'autres protagonistes bien connus :

<sup>69</sup> Sur la position de Voltaire sur cette question, cf. Mervaud 2007.

<sup>70</sup> Ce passage se trouve déjà dans *l'Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand* (1759) : « Voici, par exemple, comment on s'y prend aujourd'hui pour prouver que les Égyptiens sont les pères des Chinois. Un ancien a conté que l'Égyptien Sésostriis alla jusqu'au Gange : or, s'il alla vers le Gange, il put aller à la Chine, qui est très loin du Gange ; donc il y alla : or la Chine n'était point peuplée ; il est donc clair que Sésostriis la peupla. Les Égyptiens dans leurs fêtes, allumaient des chandelles ; les Chinois ont des lanternes ; donc on ne peut douter que les Chinois ne soient une colonie d'Égypte. De plus, les Égyptiens ont un grand fleuve ; les Chinois en ont un. Enfin, il est évident que les premiers rois de la Chine ont porté les noms des anciens rois d'Égypte : car dans le nom de la famille Yu, on peut trouver les caractères qui, arrangés d'une autre façon, forment le mot Ménès. Il est donc incontestable que l'empereur Yu prit le nom de Ménès, roi d'Égypte, et l'empereur Ki est évidemment le roi Atoës en changeant le k en a et i en toës » (p. 392 de l'édition de Mervaud).

<sup>71</sup> Cela dit, il ne tenait pas en grande estime Warburton (p. 43-44), auquel il consacre deux chapitres (ch. XV, p. 46 *sq.*, ch. XVII, p. 54 *sq.*). Il lui reprochait surtout ses sentiments à l'égard des Juifs auxquels il refusait la croyance en l'immortalité de l'âme avant la venue de Moïse qui en aurait reçu la révélation. Sur ceci, cf. Winand 2014, p. 90-93.

<sup>72</sup> De Pauw, pasteur protestant, avait à cœur de contrecarrer la description traditionnelle de la Chine faite par les missionnaires jésuites. On devine l'embarras de Voltaire, dont l'information reposait essentiellement sur les communications des missionnaires de la Compagnie. Sur tout ceci, cf. Mervaud 2007, p. 186-187.

En quoi consistent toutes ces merveilleuses découvertes ? Un académicien (M. l'abbé Barthélemy) prétend avoir trouvé depuis deux ou trois ans un alphabet phénicien, sur le mérite duquel je n'ai garde de me prononcer. Cette découverte a mis M. de Guignes en état de trouver de la ressemblance entre les langues phénicienne et égyptienne d'un côté, et la chinoise de l'autre. Donc il est évident, moyennant la méthode de l'induction, qu'on devrait appeler une méthode d'or, que les Chinois doivent leur origine aux anciens Égyptiens. Item, les caractères chinois sont comme des espèces de monogrammes formés de trois lettres phéniciennes, et la lecture qui en résulte produit des sons phéniciens ou égyptiens ; car M. de Guignes sait apparemment à merveille comment les anciens Phéniciens et Égyptiens formaient leurs sons, d'où il s'ensuit que les Chinois descendent des Égyptiens. Item, un tel, empereur de la Chine, a un nom qui ressemble à peu près au nom d'un tel, roi d'Égypte, d'où l'on peut conclure que ces deux souverains sont le même personnage, et les deux royaumes le même empire. Il me vient une idée : ne pourrait-on pas présumer que l'Égypte était autrefois à la place de la Chine ? C'est une découverte qui m'appartiendra, à moins que M. de Mairan n'en ait eu quelque soupçon dans ses Lettres au R. P. Parrenin, que sur mon honneur je n'ai jamais lues, malgré la nouvelle édition qu'on vient d'en faire. Voilà le caractère des preuves par lesquelles M. de Guignes fonde sa découverte. Un homme d'esprit de la Chine n'aurait-il pas beau jeu de se moquer de ces platitudes si elles pouvaient mériter son attention, et ne trouverait-il pas notre grave Académie bien ridicule, de statuer sur l'origine d'un peuple dont elle ne peut avoir que des connaissances bien superficielles ? Mais c'est notre fureur en ce pays-ci, de décider en dernier ressort sur des choses dont nous n'avons aucune idée, avec une hardiesse digne de notre ignorance.

Les idées de Joseph de Guignes trouvèrent toutefois un accueil favorable chez John Tuberville Needham en 1761 à propos d'un buste isiaque conservé à Turin, malgré la réfutation rapidement apportée par l'abbé Barthélemy<sup>73</sup>. En 1773, Needham revint à la charge en publiant la *Lettre de Pékin*<sup>74</sup>. Dans une courte préface,

<sup>73</sup> Lettre de Barthélemy au comte de Saluces, datée de 1762 ou 1763.

<sup>74</sup> La *Lettre*, datée de 1764, fut publiée de manière anonyme ; faussement attribuée à J. Amyot, elle est en fait l'œuvre du P. Cibot. cf. Dehergne 1983, p. 273.

il rappelle son travail sur le buste de Turin, produit un certificat émanant d'autorités scientifiques attestant de la solidité des rapprochements opérés entre l'écriture chinoise et l'écriture hiéroglyphique, qu'il fait suivre de deux extraits d'études publiées par de Guignes dans le *Journal des Savans* (Mars 1771 et Avril 1772). La *Lettre* elle-même prétend examiner l'hypothèse formulée par Needham à propos du buste de Turin. Après que l'auteur de la lettre eut rejeté l'hypothèse que les signes apparaissant sur le buste de Turin sont chinois, au motif qu'ils n'offrent aucune ressemblance avec les textes qu'on peut voir en Chine, et que les mandarins les plus instruits n'y trouvent aucun sens, il envisage une autre méthode qui consiste à consulter en priorité les textes chinois les plus anciens. C'est ainsi, selon l'auteur, qu'on aura le plus de chances d'isoler des points communs puisque les deux langues et les deux écritures sont très anciennes<sup>75</sup>. De cette manière, il devrait être possible de se servir du chinois pour éclairer l'égyptien<sup>76</sup>. La méthode proposée consiste à retrouver dans les anciens symboles chinois ceux qui ont trait à la religion, au motif que celle-ci devrait conserver des traces de la révélation adamique, dispersée et diluée après le Déluge. L'auteur prend ainsi l'exemple d'un signe qui a la forme d'un delta et que les anciens textes chinois expliquent comme une union de trois principes en un. Il ne fait donc pas de doute que les Chinois, dans l'antiquité la plus reculée, aient eu connaissance de la très sainte et très aimable Trinité. Il faudrait par conséquent, continue l'auteur, examiner les hiéroglyphes pour découvrir s'il ne s'y trouve pas un signe analogue que les auteurs anciens auraient interprété de la même manière<sup>77</sup>. Une autre voie prometteuse serait de tester l'hypothèse selon laquelle des signes hiéroglyphiques aient pu être formés par composition de signes élémentaires ainsi qu'on peut le constater dans le système chinois. La *Lettre* se termine par une série de planches où sont reproduits des textes chinois. Les planches XXVIII-XXXI proposent un rapprochement entre quelques caractères chinois anciens et des hiéroglyphes (fig. 11).

<sup>75</sup> Cf. Cibot 1773, p. 20-21.

<sup>76</sup> L'auteur de la *Lettre* (Cibot 1773, p. 22) mentionne les travaux de Kircher, qu'il utilise. Mais il se refuse à reprendre les propositions d'explication des signes hiéroglyphiques, préférant partir des caractères chinois.

<sup>77</sup> Cf. Cibot 1773, p. 28-30.



Fig. 11. Rapprochement de signes anciens chinois et de signes hiéroglyphiques  
(Cf. Cibot 1773, pl. xxviii).

Pour clore cette partie, il reste à mentionner que Champollion lui-même envisagea un moment la possibilité d'une relation entre les écritures égyptienne et chinoise, avant de la rejeter. Cette hypothèse avait du reste déjà été abandonnée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle par Zoëga<sup>78</sup>.

<sup>78</sup> Zoëga 1798, p. 454. On notera aussi la boutade de Bruce 1790, I, p. 124: « The Chinese indeed have many more letters in use, but have no alphabet, but who is it that understands the Chinese ? ».

## 5. CONCLUSION

Le XVIII<sup>e</sup> siècle a marqué un tournant décisif dans la manière d'approcher les écritures de l'Égypte ancienne. En déconstruisant, puis en abandonnant progressivement le modèle élaboré par Athanase Kircher, les érudits regardèrent les textes avec des yeux neufs, débarrassés en partie de certains préjugés<sup>79</sup>, et moins étroitement prisonniers des témoignages des auteurs classiques<sup>80</sup>.

Pour les aider dans leurs travaux, les savants disposent d'un corpus de textes qui va grandissant, et dont la qualité s'améliore considérablement. Non seulement, les documents d'origine douteuse – objets égyptisants tardifs ou en dehors du champ de l'égyptologie – font l'objet d'une critique serrée, mais surtout la qualité des planches sur lesquelles repose toute interprétation atteint un niveau remarquable, du moins pour ce qui est de la reproduction des objets conservés en Europe<sup>81</sup>.

Cela posé, la distinction entre les différentes formes d'écritures égyptiennes ne progresse que lentement. Le rapport de l'hiéroglyphique à l'alphabet, par exemple, ses relations supposées avec les écritures sémitiques font l'objet d'un questionnement dont les termes ne sont pas toujours bien posés. C'est dans ce contexte qu'il faut replacer les rapports supposés entre l'écriture égyptienne et l'écriture chinoise, une thèse qui traversa tout le XVIII<sup>e</sup> siècle et qui fut en définitive davantage un frein qu'un moteur pour la recherche.

Le rapport de l'écriture hiéroglyphique à la langue est un autre domaine où le XVIII<sup>e</sup> siècle connut quelques avancées. Le modèle symbolique porté à un degré extrême par Athanase Kircher est petit à petit délaissé au profit d'une recherche plus empirique, fondée sur l'observation des faits, davantage ancrée dans l'étude de la matérialité des textes, ce qui permit des observations utiles sur le sens de l'écriture, sur la mise en page des textes, l'emploi des couleurs, ou

<sup>79</sup> L'enseignement de la *Bible* et la recherche obstinée de traces de l'enseignement adamique dans toutes les cultures du monde (*prisca theologia*) pèsent de moins en moins sur les travaux des érudits.

<sup>80</sup> Ceux-ci conservent néanmoins une grande importance, comme le montre la recension scrupuleuse de leurs témoignages faite à la fin du siècle par Zoëga.

<sup>81</sup> La qualité des monuments reproduits dans les publications des voyageurs et des explorateurs qui visitèrent la vallée du Nil reste très variable et, généralement, très inférieure aux éditions des collections européennes.

encore l'identification des cartouches. Dans la seconde moitié du siècle, on voit pointer l'apparition de listes de signes arrangés selon une typologie formelle, ce qui permet de poser des hypothèses sur la nature de l'écriture : alphabet, système idéographique à l'instar du chinois, ou système hybride ?

Les conditions étaient donc réunies pour franchir un nouveau pas, décisif celui-là. Dès la première moitié du siècle, des érudits mettaient quelque espérance dans la découverte d'une inscription bilingue qui, à l'instar de ce qui avait permis le déchiffrement du palmyrénien, autoriserait enfin à réaliser une percée majeure dans l'intelligence des hiéroglyphes. Cette attente fut comblée – on le sait – par la découverte en 1799 de la pierre de Rosette, qui allait offrir à la sagacité des savants la clef longtemps attendue.

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- CI KIRCHER Athanasius, *China monumentis qua sacris qua profanis, nec non variis naturae et artis spectaculis, aliarumque rerum memorabilium argumentis illustrata*, Antverpiae, apud J. a Meurs, 1667.
- OA KIRCHER Athanasius, *Oedipus Aegyptiacus, Hoc Est Uniuersalis Hieroglyphicae Veterum Doctrinae temporum iniuria abolitae Instauratio: Opus ex omni Orientalium doctrina et sapientia conditum, nec non viginti diuersarum linguarum auctoritate stabilitum*, Romae, Ex Typographia Vitalis Mascardi, 1652-1655, 3 vol.
- OP KIRCHER Athanasius, *Obeliscus Pamphilius, hoc est interpretatio nova et hucusque intentata obelisci hieroglyphici: in quo post varia Aegyptiacae, Chaldaicae, Hebraicae, Graecanicae Antiquitatis, doctrinaeque qua Sacrae, qua Profanae monumenta, Veterum tandem Theologia, hieroglyphicis involuta symbolis, detecta e tenebris in lucem afferitur*, Romae, Romae, typ. Lud. Grignani, 1650.
- SM KIRCHER Athanasius, *Sphinx Mystagoga sive diatribe hieroglyphica qua Mumiae, ex Memphiticis Pyramidum adytis erutae, et non ita pridem in Galliam transmissae, iuxta veterum Hieronymistarum mentem, intentionemque, plena fide et exacta exhibetur Interpretatio ad inclytos, abstrusiorumque cognitionum peritia intractisimos Galliae Philologos directa*, Amstelodami, ex officina Janssonio-Waesbergiana, 1676.
- TB KIRCHER Athanasius, *Turris Babel, sive archontologia, qua primo priscorum post diluuium hominum vita, mores rerumque gestarum magnitudo, Secundo durris fabrica civitatumque extractio, confusio linguarum, et inde gentium transmigrationis, cum principalium inde enatorum idiomatum historia, multiplici eruditione describuntur et explicantur*, Amstelodami, ex officina Janssonio-Waesbergiana, 1679.

## Textes

- BARTHÉLEMY, Jean-Jacques, 1763. « Réflexions générales sur les rapports des langues égyptienne, phénicienne et grecque », *Mémoires de l'Académie XXXII*, p. 212.
- BARTHÉLEMY, Jean-Jacques, 1768. « Explication d'un bas-relief égyptien et d'une inscription phénicienne qui l'accompagne », *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 31 (1768), Paris, p. 725-738.
- BENETON de MORANGE de PEYRINS, Claude-Étienne, 1733. « Des hiéroglyphes, et de leurs usages dans l'Antiquité. Discours où l'on fait voir qu'ils sont l'origine de tous les Monstres et de tous les Animaux chimeriques dont les Anciens nous ont parlé », *Mercur de France* décembre 1733, p. 2587-2609.
- BENETON de MORANGE de PEYRINS, Claude-Étienne, 1735. « Suite du discours de M. Beneton du Perrin sur les hiéroglyphes », *Mercur de France* mars 1735, p. 461-475.
- BRUCE, James, 1790. *Travels to Discover the Source of the Nile in the Year 1768, 1769, 1770, 1771, 1772, and 1773*, Edinburgh, printed by J. Ruthven, for G. G. J. and J. Robinson, London.
- CAYLUS, Anne Claude Philippe de Tubières (Comte de), 1752-1767. *Recueil d'Antiquités égyptiennes, grecques, étrusques et romaines*, Paris, Desaint & Saillant, 7 vol.
- CIBOT, Pierre-Martial, 1773. *Lettre de Pékin sur le génie de la langue chinoise et la nature de leur écriture symbolique comparée avec celle des anciens Égyptiens*, Bruxelles, de Boubers.
- COURT de GÉBELIN, Antoine, 1776. *Histoire naturelle de la parole ou Précis de l'Origine du Langage et de la grammaire universelle. Extrait du Monde Primitif*, Paris, L'Auteur.
- DESHAUTESRAYES, Michel-Ange-André (LE ROUX), 1759. *Doutes sur la Dissertation de M. de Guignes, qui a pour titre : Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une Colonie Égyptienne*, Paris, Desain & Saillant.
- MAIRAN, Jean-Jacques DORTOUS de, 1759. *Lettres de M. de Mairan au R.P. Parenin, missionnaire de la Compagnie de Jésus à Pékin*, Paris, Desaint & Saillant.
- MONTFAUCON, Bernard de, 1719-1724. *L'Antiquité expliquée et représentée en figures*, Paris, F. Delaulne, 10 vol.
- NIEBUHR, Carsten, 1774. *Reisebeschreibung nach Arabien und umliegenden Ländern*, Kopenhagen, N. Möller.
- NORDEN, Frédéric Louis, 1755. *Voyage d'Égypte et de Nubie*, Copenhague, Imprimerie de la Maison Royale des Orphelins.
- ORIGNY, Pierre Adam d', 1762. *L'Égypte ancienne, ou Mémoires historiques et critiques sur les objets les plus importants de l'histoire du grand empire des Égyptiens*, Paris, Vincent.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques, 1781. *Essai sur l'Origine des langues*, L. Jean Starobinski, Paris, Champion, 1997.

- SEPT-CHÊNES, Nicolas LECLERC de (1796), *Œuvres complètes de Fréret, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Paris, t. V, an IV (1796).
- WARBURTON, William, 1744. *Essai sur les hieroglyphes des Egyptiens*, trad. par Léonard de Malpeines, Paris, Hippolyte-Louis Guérin.
- ZOËGA, Jörge, 1797. *De origine et usu obeliscorum*, Romae, Typis Lazzarini.

### Études

- ASCANI, Karen, BUZI, Paola et PICCHI, Daniela (éd.), 2015. *The Forgotten Scholar: Georg Zoëga (1755-1809)*, Leiden / Boston, Brill.
- AUFRÈRE, Sydney et FOISSY AUFRÈRE, Marie-Pierre, 1985. *Égypte et Provence. Civilisation, survivances et « Cabinet de curiosités »*, Avignon, Fondation du Musée Calvet.
- AUFRÈRE, Sydney, 1990. *La momie et la tempête. Nicolas-Clode Fabri de Peirese et la curiosité égyptienne en Provence au début du XVII<sup>e</sup> siècle*, Avignon, Éditions A. Barthélemy.
- AUFRÈRE, Sydney, 1999. « La lutte dans l'Europe des érudits pour les scylae copto-arabes... La redécouverte de la langue copte aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles », dans Sydney H. Aufrère et Nathalie Bosson (éd.), *Égyptes... L'Égyptien et le copte*, Lattes, Musée archéologique Henri-Prades, p. 91-108.
- AUFRÈRE, Sydney et BOSSON, Nathalie, 1998. « Le Père Guillaume Bonjour (1670-1714). Un orientaliste méconnu porté sur l'étude du copte et le déchiffrement de l'égyptien », *Orientalia* 67, p. 497-506.
- AZIM, Michel et GOLVIN, Jean-Claude, 1982. « Historique du transport des obélisques de Karnak », *Cahiers de Karnak* 7, p. 209-211.
- BEINLICH, Horst, 2002. *Magie des Wissens. Athanasius Kircher: 1602-1680 Universalgelehrter; Sammler; Visionär*, Dettelbach, Röhl.
- DAXELMÜLLER, Christoph, 2002. « Ein Gang durch Zeit und Raum. Das Museum Kircherianum », dans Horst Beinlich et al. (éd.), *Magie des Wissens. Athanasius Kircher: 1602-1680. Universalgelehrter; Sammler; Visionär*, Dettelbach, J.H. Röhl, p. 49-66.
- DEHERGNES, Joseph, 1983. « Une grande collection: Mémoires concernant les Chinois (1776-1814) », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* 72, p. 267-298.
- FAROUT, Dominique, 2016. « De la Renaissance à la Restauration: quelques étapes du déchiffrement des hiéroglyphes », *Les Cahiers de l'École du Louvre* 9 (mis en ligne le 15 décembre 2016 (<http://cel.revues.org/433>)).
- FINDLEN, Paula (éd.), 2004. *Athanasius Kircher: The Last Man Who Knew Everything*, New York / London, Routledge.
- FINDLEN, Paula, 2004a. « Introduction: 'The Last Man Who Knew Everything ... or Did He?: Athanasius Kircher, S.J. (1602-1680) and His World' », dans Paula Findlen (éd.), *Athanasius Kircher: The Last Man Who Knew Everything*, New York / London, Routledge, p. 1-50.





- HARTLEBEN, Hermine, 1906. *Champollion. Sein Leben und sein Werk*, trad. de l'allemand par Denise Meunier sous le titre *Champollion. Sa vie et son œuvre, 1790-1852*, Paris, Pygmalion, 1983.
- LABOURY, Dimitri, 2006. « Renaissance de l'Égypte aux Temps Modernes. De l'intérêt pour la civilisation pharaonique et ses hiéroglyphes à Liège au XVI<sup>e</sup> siècle », dans Eugène Warmembol (éd.), *La Caravane du Caire. L'Égypte sur d'autres rives*, Louvain-la-Neuve, Versant sud, p. 43-68.
- LAMY, Florimond et BRUWIER, Marie-Cécile, 2005. *L'égyptologie avant Champollion*, Louvain-la-Neuve, Versant Sud.
- Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères*, nouvelle édition, t. III (*Mémoires du Levant*), Lyon, J. Vernarel, 1819.
- MARRONE, Caterina, 2002. *I geroglifici fantastici di Athanasius Kircher*, Roma, Stampa alternativa & Grafitti (= *Scrittura* 10).
- MERVAUD, Christiane, 2007. « Le sinophile et le sinophobe. Voltaire lecteur de Cornelius de Pauw », *Revue Voltaire* 7, p. 183-203.
- NIVERNOIS, Louis-Jules MANCINI, duc de, 1823. *Œuvres diverses de J.-J. Barthélemy. Nouvelle édition augmentée de l'Essai sur la vie de J.-J. Barthélemy*, Paris, Firmin-Didot.
- POULOUIN, Claudine, 1995. « L'Antiquité expliquée et représentée en figures (1719-1724) par Bernard de Montfaucon », *Dix-huitième Siècle* 27, p. 43-60.
- ROTTA, Salvatore, 2000. « Egiziani e Cinesi a confronto. Intorno alle *Recherches philosophiques sur les Egyptiens et les Chinois* di Cornelius de Pauw (1773) », dans Domenico Ferraro et Gianna Gigliotti (éd.), *La geografia dei saperi. Scritti in memoria di Dino Pastine*, Firenze, Le Lettere, p. 241-267.
- SZCZESNIAK, Boleslaw, 1952a. « The Origin of the Chinese Language According to Athanasius Kircher's Theory », *JAOS* 72, p. 21-29.
- SZCZESNIAK, Boleslaw, 1952b. « Athanasius Kircher's China Illustrata », *Oriens* 10, p. 385-411.
- SIDARUS, Adel, 1999. « Contribution des scalæ médiévales à la lexicologie copte », dans Stephen Emmel, Martin Krause, Siegfried G. Richter et Sophia Schaten (éd.), *Ägypten und Nubien in spätantiker und christlicher Zeit. Akten des 6. Internationalen Koptologenkongresses, Münster 20.-26. Juli 1996* (Sprachen und Kulturen des christlichen Orients 6,2), Wiesbaden, Reichert, vol. 2, p. 390-404.
- SIEBERT, Harald, 2004. « Kircher and his Critics: Censorial Practice and Pragmatic Disregard in the Society of Jesus », dans Paula Findlen (éd.), *Athanasius Kircher. The Last Man Who Knew Everything*, New York / London, Routledge, p. 79-104.
- STOLZENBERG, Daniel, 2013. *Egyptian Oedipus. Athanasius Kircher and the Secrets of Antiquity*, Chicago, The University of Chicago Press.
- WINAND, Jean, 2013. *Les hiéroglyphes*, Paris, PUF, coll. « Que-sais-je ? ».
- WINAND, Jean, 2014. *La réception des hiéroglyphes de l'Antiquité aux Temps modernes*, Bruxelles, Académie royale (= *L'Académie en poche*, 29).

- WINAND, Jean, 2018. « Un Frankenstein sémiotique: les hiéroglyphes d'Athanase Kircher », dans Jean-Marie Klinkenberg et Stéphane Polis (éd.), *Signatures. (Essais en) Sémiotique de l'écriture / (Studies in the) Semiotics of writing*, Liège, Presses universitaires de Liège (= *Signata, Annales des sémiotiques*), p. 213-251.
- WINAND, Jean, 2020. « La quête d'Isis ou la confirmation de Dieu: l'*interpretatio Kircheriana* », dans Laurent Bricault, Corinne Bonnet, Carole Gomez (éd.), *La réception des divinités du cercle isiaque de l'Antiquité à nos jours*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, p. 000-000.
- WINAND, Jean, ~~sous presse~~. « When Classical Authors Encountered Egyptian Epigraphy », in Vanessa Davies et Dominique Laboury (éd.), *The Oxford Handbook of Egyptian Epigraphy and Paleography*, Oxford, Oxford University Press.
- MERTENS, Michèle et WINAND, Jean, ~~sous presse~~. « Le père Athanase Kircher et l'*interpretatio* alchimique du mythe d'Isis et Osiris (*Oedipus Aegyptiacus*, II,2) », dans ~~Antonio Ricciardetto, Gabriel Macedo, Nathan Carlig~~ (éd.), *Mélanges en l'honneur de Marie-Hélène Marganne*, Liège.